

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique
Université 8 Mai 1945 Guelma



Faculté des Lettres et des Langues
Département des Lettres et de la Langue Française

MEMOIRE
EN VUE DE L'OBTENTION DU DIPLOME DE
MASTER ACADEMIQUE

Domaine : Langues et littératures étrangères
française

Filière : Langue

Spécialité : *Littérature et civilisation*

Elaboré par
BENHIMOU Amina

Dirigé par
M.MAIZI Moncef

Intitulé

Le discours du Corps et sa Représentation dans les deux romans :
Au commencement était la mer et Cette Fille-là De Maïssa BEY

Soutenu le : Dimanche 07/07/2019
composé de :

Devant le Jury

Nom et Prénom

Grade

M. BELHASSEB Messaoud	Maître Assistant A	Univ.8mai 1945	Président
M. MAIZI Moncef	Maître Assistant A	Univ.8mai 1945	
Encadreur			
M. NECIB Merouane	Maître Assistant A	Univ.8mai	1945
Examineur			

Année universitaire : 2018/2019

Dédicace

Je dédie ce travail à ma famille, mes parents :

- A l'homme de ma vie, mon soutien moral et source de joie que dieu te garde mon très cher papa.
- A la lumière de ma vie, la flamme de mon cœur et mon bonheur, maman.
- A mes sœurs Hala et Hadil et mon très cher frère Saad, tous mes nièces et mes neveux mes tantes et mes grand parents Oupa et Ouma
 - A mon cher homme hamza et toute sa famille.
- A nos ami(e)s de la promotion, avec qui nous avons partagé la formation en master et à tous ceux qui nous sont chers, nous dédions humblement ce mémoire.

Remerciements

- Tout d'abord, j'aimerais remercier Monsieur Maizi Moncef pour son encadrement, ses précieux conseils ainsi pour sa compréhension.
- J'aimerais également remercier tous ceux qui m'ont apporté leur soutien surtout dans des moments difficiles sans oublier tous ceux qui m'ont encouragé de près ou de loin à réaliser mes recherches.
- Je remercie le membre du jury d'avoir pris le temps de lire et évaluer ce modeste travail.
- Je remercie tous les enseignants du département de Français qui m'ont fait aimer la langue française.

Le plan du travail

Première partie

1-Discours du corps

1.2-Corps et société

1.3-Corps et religion

1.4-Le corps dans la culture arabo musulmane

2-Ecriture et représentation du corps

2.1-Violence et corporéité

3-La quête de soi

4-Les relations conflictuelles entre homme/femme

4.1- L'image du père

5-La symbolique du corps

5.1-Yamina

5.2-M'a Zahra

6-Les aspects du corps dans *Cette fille-là*

7-Au commencement était Nadia.

7.1-La prison familiale.

7.2-Corps otage.

7.3-La solitude du corps

7.4-L'ombre de la mort

7.5-Les masques à revêtir

Deuxième partie

1-L'inégalité des genres

1.1-Virginité

2-Le corps entre histoire individuelle et collective

3-La révolte des femmes

4-Le corps dans *Au commencement était la mer*

4.1-Suprématie du personnage masculin

4.2-L'expression de la douleur

4.3-Les femmes réduites au silence

5-L'absence du père

6-Le personnage de la mère

7-Myriade de femmes autour de Malika

7.1-Mbraka

8-L'épreuve de l'avortement

9-La révolte de Malika

10-Résister pour survivre

10.1-La solitude et l'angoisse

10.2-Le corps souffrant

11-L'émancipation des femmes chez Maïssa bey

Introduction

Introduction

A la croisée du XX et du XXI siècle, des écrivaines algériennes, dont le nombre ne cesse d'augmenter, n'ont cessé d'écrire et de dire la quête identitaire des femmes dans notre société. Cette littérature est centrée sur la thématique du corps comme lieu de confrontation entre dominant/dominé. La remise en question des schémas culturels hérités du passé devient une nécessité pour ces femmes écrivaines. Une forme d'écriture novatrice émerge ainsi et permet une meilleure compréhension des rapports homme/femme dans les récits de ces écrivaines. L'objectif de notre travail est de montrer comment le discours littéraire représente la femme et son identité.

Face à cette problématique impliquant la femme confrontée à l'homme, nous étudierons dans ce mémoire les rapports conflictuels du personnage féminin avec la société et surtout le personnage masculin. J'ai choisi de centrer mon attention sur l'écrivaine Maïssa Bey et nous avons choisi deux de ses romans : *Au commencement était la mer* et *Cette fille-là*.

Un certain engouement pour les écrits de Maïssa Bey justifie notre choix par rapport à ses romans. Après plusieurs lectures, deux romans se sont imposés à nous de par le discours qu'ils portent sur la littérature contemporaine. Les personnages féminins sont au centre de l'œuvre de Maïssa Bey. Néanmoins, ils ne proposent pas un simple témoignage ou expériences vécues. Ils apportent une nouvelle forme d'écriture féminine à travers le corps, la violence et l'altérité. L'identité féminine est redéfinie dans la société contemporaine.

Les objectifs de notre travail concernent l'écriture de Maïssa Bey et quelle image de la femme est représentée dans ses romans.

Maïssa Bey cherche-t-elle à redéfinir l'image de la corporéité féminine dans la société contemporaine ?

L'œuvre de Maïssa Bey s'articule autour des relations entre les personnages. Elle met en avant les rapports homme/femme et s'attache à l'évolution des personnages féminins.

Afin de traiter cette problématique romanesque, il nous semble nécessaire d'explorer un certain nombre d'hypothèses

L'écriture de Maïssa Bey est une introspection dans le vécu des femmes, leurs conditions sociales et leur psyché. La question de l'identité au sein d'une société réfractaire à l'émancipation féminine s'est aggravée depuis les années 90. Maïssa Bey cherche à restituer la parole des femmes à travers son écriture.

Les personnages de Maïssa Bey éprouvent avant tout un *malaise intérieur*. À travers ses deux romans, le corps de la femme devient le lien autour duquel se noue et se dénoue les intrigues, comme si plaisir et douleur devenaient caractéristiques d'une forme d'image féminine. Les liens entre homme et femme se fondent sur la douleur et le rejet. L'écrivaine cherche à définir le rôle de la femme dans la société contemporaine. Elle exprime dans un univers romanesque le rejet de soi-même et des autres. L'affirmation de soi est jalonnée d'obstacles personnels et sociaux.

Dans son roman *Au commencement était la mer*, Maïssa Bey revisite le thème de l'abandon. Nadia en quête d'émancipation se heurte à son frère, sa mère ainsi qu'à son amant. Christine Rousseau dans le journal *Le Monde*¹, décrit Nadia comme une Antigone des temps modernes qui s'éveille sur le monde qui l'entoure. Selon elle, brisant silence et tabous Maïssa Bey, dénonce avec force les violences faites aux femmes. C'est également un roman d'amour, de haine, de trahison et de lâcheté.

Cette fille-là est le roman d'une femme et de sa destinée. Une femme conjugué au pluriel, à travers les récits de huit autres personnages féminins.

¹ Rousseau, Christine, *Maïssa Bey, les mots en partage*, Paris, Journal *Le Monde*, 2005

La condition de la femme se trouve au centre de l'œuvre de Maïssa Bey. La femme se cherche et essaye de se détacher d'une génération plus ancienne à laquelle elle n'arrive plus à s'identifier. Les thèmes de la violence, de la répudiation, l'avortement, la contraception et la sexualité jalonnent la vie des personnages féminins représentés. Un nouveau éclairage et une nouvelle réélection sur la femme apparaît dans l'œuvre de Maïssa Bey. La parole est donnée au corps des femmes. Les rapports dominants/ dominées se basent sur l'appropriation et l'utilisation du corps.

Le discours littéraire croise le discours socio-historique. Le model repris par Maïssa Bey est fondé sur une situation conflictuelle opposant silence et parole. Dans une société où la parole est donnée à l'homme et où la femme est condamnée au silence, l'univers créé par Maïssa Bey donne plus d'espace à la femme. Elle est omniprésente et occupe tout l'espace romanesque.

La femme est représentée par deux images prédéfinie. Elle est soit victime résignée ou victime volontaire et révoltée. Les personnages féminins étudiés dans notre mémoire mettent en évidence une volonté et un questionnement intérieur concernant la relation femme/homme et femme/ société.

Un processus d'individuation s'installe. Il est souvent différent des schémas imposés par la société. Les personnages féminins chez Maïssa Bey cherchent souvent à se libérer des contraintes familiales et sociales afin d'être en harmonie avec soi-même. Cette révolte s'effectue à travers la parole.

L'écriture et la parole créent des liens entre les personnes .Les œuvres étudiés relèvent également du silence des femmes et de leur volonté de conquérir leur parole confisqué. Ainsi les romans étudiés mettent en évidence la construction de soi en relation avec l'écriture, l'écoute et la parole. Pour devenir distinct de la collectivité, les personnages féminins doivent être à l'écoute des autres et surtout leurs récits.

Pour se libérer de leurs prisons et leurs geôliers, les femmes parlent de leurs corps et affirment ainsi leur indépendance.

Les personnages féminins éprouvent une perte de repère et cherchent leur place dans la société. Un besoin de différenciation et une construction de soi poussent la femme à se libérer des limites imposées par la société. L'écriture de Maïssa Bey est caractérisée par le rejet, l'abandon et la violence. Afin de se construire en tant qu'individu distinct de la collectivité, les personnages féminins sont à la conquête de leur être intime. De cette vérité indivisible et inaltérable qui fait qu'une personne soit unique. Le passage vers les profondeurs de l'être dépend de la réappropriation de son corps qui est otage des codes socio-historique qui régissent la société. Une société dominée par la vision et la voix masculine. Cette construction de soi est tributaire également de la réappropriation de sa propre parole.

L'écriture devient une nécessité pour la femme qui cherche à s'individuer. Dire et parler de son propre corps devient une nécessité afin qu'il leur soit rendu. La femme dans les récits de Maïssa Bey est divisée entre sa nature de femme soumise et la volonté de se libérer de toute contrainte socioculturelle. Le processus de construction de soi devient une nécessité face à la violence subie. Une violence qui peut être générée par l'abondant ou l'enfermement.

Notre mémoire va s'intéresser au discours socio-historique et surtout psychanalytique actuelles concernant la question du corps en littérature dans ses rapports à autrui et à soi.

D'où l'importance de proposer cette première définition du Soi en psychologie : Ce pronom personnel renvoie à une structure associant les informations que l'individu peut recueillir sur lui-même et la manière dont il se comporte en fonction de ces informations. Pour le psychanalyste Jung, en revanche, le soi est le lieu virtuel où s'unifient le conscient et l'inconscient, permettant ainsi la réalisation de la personnalité psychique authentique distincte de la collectivité.

Nous nous interrogerons sur le rejet et l'abandon dans les romans étudiés. Es ce un moyen d'expression ? L'abandon et le rejet génèrent une violence, qui conduit

vers une révolte. L'accent met sur cette violence dévoile –t- il une nouvelle forme de violence ? La quête de soi surgit-elle de cette contrainte ? Ces interrogations mènent à une réflexion sur la définition des personnages féminins. En quoi le rôle attribué est significatif d'une altérité personnelle et collective ? Quelle est la différence entre les deux ? Comment les personnages tentent-ils de se libérer des contraintes socio-historiques ? L'un des axes majeurs de notre mémoire étant l'écriture, nous allons essayer d'identifier les discours socio-historique qui dominent actuellement au sein de la littérature algérienne d'expression française. Comment le discours littéraire transforme-t-il le discours socio-historique ? L'écriture est également un élément essentiel où la parole s'affirme et se déploie. Comment les personnages s'emparent-ils de la parole ? Et comment la parole permet-elle de se démarquer de l'autre.

Nous allons répondre à ces questionnements en deux parties. Nous nous pencherons d'abord sur la question de la femme dans les romans de Maïssa Bey tout en orientant notre réflexion sur deux axes : d'une part la relation homme/femme et d'autre part l'écriture de l'abandon et de la violence. Dans la deuxième partie, nous allons étudier le processus d'individuation des personnages féminins à travers la prise de conscience de ce que *l'on n'est pas*. À travers la différenciation de l'autre et l'acceptation de la différence. À travers également le rejet et l'affrontement. Ces éléments permettent une transformation complète du personnage perceptible dans les récits de Maïssa Bey.

Première partie

Notre travail de recherche va tenter de montrer l'évolution du personnage féminin chez l'écrivaine Maïssa Bey. Il sera question de l'écriture du corps comme affirmation de soi et comme création d'une nouvelle identité.

Mais qu'est-ce que le corps ?

1- Discours du corps

Existe-t-il un discours du corps chez Maïssa Bey ? C'est à partir d'une lecture socio-anthropologique et historique de l'œuvre de l'écrivaine que des éléments de réponses peuvent être données. Le corps et en l'occurrence celui de la femme est une constante dans nos deux corpus d'étude, *Cette fille là* et *Au commencement était la mer*. Le corps est omniprésent dans les écrits de Maïssa Bey. Un corps qui parle, qui agit et qui sent. Un corps qui donne sens à des situations de joie de peine et d'égarement aussi. Il faudrait dire que le corps est problématique aussi. D'où l'équivocité même de la notion du corps qu'il nous semble obligatoire de bien définir afin de saisir l'originalité du travail entrepris par Maïssa Bey.

Pour Maurice Merleau-Ponty, le corps est au nombre des choses de la vie. Il est voyant et mobile. Il est visible dans le sens où il fait partie du tissu de la vie sociale. C'est ainsi qu'il devient construction et dissolution d'une image mentale. C'est un ensemble de représentations que chaque écrivain tend à définir à sa manière.

François Kerlouégan nous dit que le corps humain déroute. Il est sujet et en même temps objet d'analyse. C'est le réel et l'imaginaire qui se côtoient. C'est l'anatomique et le mythique. C'est le dégoût et le plaisir. C'est également le complexe et le multiple. Le corps est surtout le champ d'investigation de plusieurs disciplines. Que ce soit la médecine, l'anthropologie, la philosophie ou l'esthétique.

Le corps est une forme d'hybridité. Il permet donc différentes lectures du monde l'environnant.

Le corps est également fragmenté. Le moi est pour ainsi dire variable et pluriel. Le présent devient multiple.

On peut dire également du corps qu'il est défiguré. C'est ainsi qu'au contact de la société et des autres, le moi se décompose et passe par une période de déconstruction qui lui permettra d'accéder à une nouvelle réalité. Ce passage est primordial. Il permet une confrontation avec la société et *le regard des autres*. C'est à travers une expérience de déséquilibre et de trouble qu'une recomposition est possible.

Mais concrètement et épistologiquement c'est quoi le corps ?

Il faudrait préciser avant tout que la relation qu'on entretient avec notre corps est problématique. Le corps est organique et donc chosifié et susceptible de percevoir et être perçu dans un environnement où il évolue, se transforme et se consume. Le corps est également une image qui se construit à l'intérieur de nous. Un ensemble de statuts symboliques en relation avec la psyché. Le corps est surtout tributaire d'une institution sociale qui lui confère un rôle et une définition au sein de la société.

C'est ainsi qu'on peut dire la complexité de la taxonomie relatif au corps à l'égard des normes culturelles et des conventions sociales.

Le corps par définition suppose une chair et une substance organique. C'est un ensemble de mécanismes biologiques qui évoluent dans un espace et un temps bien déterminés. On peut dire alors que le corps est tributaire de deux réalités complexes. Une avidité de jouissance et d'épanouissement ainsi qu'une fragilité et une usure. Le corps est par conséquent une évolution dans l'espace et le temps ainsi qu'une fin annoncée dès la naissance.

Le corps est une construction sociale. C'est la société qui confère au corps son statut et son rang. Les analyses sociocritiques et anthropologiques ainsi que les analyses historiques proposent une vision sociale pour l'homme. Le corps n'est plus seulement une représentation de soi, mais également et surtout une image sociale véhiculée par un certain nombre de normes.

Le corps est une exhaustion d'une image qui se construit dans un milieu donné et qui diffère d'un endroit à un autre. Le côté social et socialisant de l'image du corps est important dans les écrits des auteurs maghrébins. C'est ainsi qu'on assiste à une affirmation de soi à travers le dialogue qui s'instaure entre l'individuel et le social.

2-Corps et société

Le corps se construit et se déconstruit à travers une société qui l'intègre et le modifie selon une image sociale préétablie. La socialisation du corps est surtout un processus d'identification et de différenciation qui relève d'un certain nombre de

paliers imposés par la société. La langue en premier lieu est importante lors de ce processus, car elle permet une intégration rapide et une meilleure compréhension du corps. C'est également la langue qui peut marginaliser l'individu. La symbolique du corps joue également un rôle primordiale dans la mesure où l'individu devra se soustraire à sa nature afin de s'identifier à un *idéal* social auquel il sera appelé à suivre afin d'être accepté.

Le corps est donc le miroir qui reflète la société dans laquelle il évolue. Pour Jacques Saliba, la société impose une vision univoque du corps. C'est ainsi qu'il conçoit la société occidentale comme tributaire d'une théorisation spécifique du corps. Une volonté d'imposer une image universelle tout en négligeant les autres représentations possibles dans d'autres sociétés.

Le discours sur le corps a toujours était imprégné d'ambivalence et de complexité. C'est par rapport aux définitions que chaque époque et chaque écrivain en fait qu'on observe une multitude de conceptualisation de ce terme.

3-Corps et religion

D'un point de vue religieux on remarque que le terme corps est surtout la représentation de la corporéité comme lieu de rencontre des interdits et des limites de l'existence. Le corps est transgression et aussi tentation. C'est à travers le corps que l'homme mesure son obédience et ses limites. Depuis la genèse le corps a été présenté comme l'élément du vivant et du vécu. C'est-à-dire que l'homme selon la conception religieuse est un être avec une substance corporelle qui évolue par rapport aux autres et c'est le regard des autres qui va être son premier juge. Il doit se conformer à la loi sociale et ainsi être en conformité avec la religion. Le corps n'est donc pas libre. Il est limité par des lois et des préceptes qu'il doit respecter. Adam et

Eve sont les exemples types du corps qui transgresse et qui subit le châtimeur divin. La jouissance et les délices de la vie sont relatifs aux textes religieux. Adam en mangeant la pomme d'Éden subit le courroux de Dieu et se voit chassé du paradis.

Le corps est donc un outil qui permet de jauger de la bonne conduite de l'homme et de son degré d'obéissance. Le corps est également une chair qui est porteuse en elle des délices de la vie. Les récits religieux nous racontent à plusieurs reprises les aventures sentimentales des hommes et les délices de la chair sont décrits de façon à montrer l'homme à la découverte de la vie et de ses excès.

Le corps selon les récits religieux est une représentation de l'homme par rapport à un monde qui l'environne. C'est une façon de montrer la limite entre soi et l'autre.

Les différentes religions que ce soit païenne ou monothéistes, insistent sur les relations entre les hommes et surtout comment les corps interagissent entre eux. Il faudrait savoir que le corps est surtout action. C'est ainsi qu'on remarque chez les grecs une insistance sur les rapports qu'entretiennent les dieux avec les hommes. Le corps est tellement valorisé qu'on assiste à sa déification à travers la déesse de l'amour Aphrodite. Le corps chez les grecs est une représentation du sacré et du divin. Les hommes et les dieux se retrouvent à travers la représentation du corps. La force et la faiblesse font office d'éléments définitionnels de l'homme. La perfection du corps et la force de ce dernier se trouvent dans les récits fondateurs même de la littérature grecque. De la théogonie d'Hésiode, en passant par l'Iliade et l'Odyssée jusqu'à Platon et Socrate, le corps fut l'élément central autour duquel la trame narrative se construisait. Le corps chez les grecs est une substance ontologiquement autonome et par conséquent susceptible d'être jugée et puni même. L'action et la parole sont capables de damner l'homme. L'exemple d'Œdipe est assez significatif de la façon dont le corps peut causer la perte de l'homme. Tuer son père et épouser sa mère sont des éléments de réflexion qui permettent de voir le corps puni par les dieux. C'est la tentation de la chair et le désir qui vont éconduire Œdipe et l'emmener à sa perte. Le corps devient chez Sophocle, destructif. L'homme est

perdu car il va transgresser ses règles imposées par les dieux. Œdipe c'est le corps attiré par les excès de la vie. La chair est ainsi les lieux de perdition et d'étiollement. Œdipe devient aveugle. Il n'a plus le droit de voir et d'apprécier la chair. Il erre dans une vie sans jouissance en attendant de périr.

Cet épisode tiré de la littérature grecque, nous montre la représentation du corps et les limites d'un concept qui se base surtout sur le sentir et le toucher. Une vision platonicienne du monde qui renvoie au vécu charnel de l'homme.

Ce concept a été repris par les chrétiens et surtout à travers les concepts de divin, sacré et chair. La relation entre le divin et l'humain est charnelle et permet une filiation entre dieu et les hommes. Jésus est avant tout un être humain qui se moue et évolue parmi les hommes. C'est un être tenté par le diable et les délices de la vie. Il rompt le pain et le donne à ses apôtres qui le partagent avec eux. Le corps de Jésus est surtout au centre des croyances chrétiennes. Il est celui qu'ils voient et suivent. Les miracles qu'il produit tournent autour du corps. Il ressuscite les défunts et marche sur l'eau.

Le corps est un élément central dans la croyance chrétienne. La crucifixion est l'élément le plus important qui détermine l'importance de la chair. Le corps de Jésus devient selon les chrétiens souffrance et douleurs qui permettront le salut des hommes.

4- Le corps dans la culture arabo musulmane

Dans notre culture arabo- musulmane, le corps est aussi important. Il permet de jauger du degré de pénitence des croyants. Le corps est omniprésent dans les récits coraniques et ceux du prophète. Les arabes de par leur culture saharienne avaient toujours prêté attention à la représentation du corps. La poésie arabe préislamique

regorge d'exemples qui montrent la force des cavaliers arabes et leur endurance. Le désert est le lieu par excellence pour eux qui détermine l'endurance et la patience des cavaliers arabes. C'est surtout l'environnement rude des terres arides qui a défini la conception corporelle du corps chez les arabes. Formes, couleurs et contours ont été les éléments descriptifs du corps au sein de la poésie arabe préislamique.

C'est à partir de cet état de lieu que l'islam est venu développer cette représentation et lui insufflé une nouvelle dimension. Le corps devient dual dans le sens où il est également une âme qui évolue en même temps que lui. Comme le corps change avec le temps, l'âme également est susceptible de changements. L'âme en islam est une substance qui reflète les choix du corps et son mode de vie.

Différentes définitions sont données du corps au coran. D'où la complexité du mot corps.

2. Ecriture et représentation du corps

L'écriture de Maïssa Bey se lie de façon étroite à la représentation du corps. Le corps est perceptible à travers le langage, les attitudes et la psyché des personnages. Le corps se manifeste à travers le parcours des femmes et des malheurs qui jalonnent leurs vies. Malika est prisonnière de son corps. Nadia est une jeune femme qu'on juge selon sa féminité. L'écriture de Maïssa Bey est tributaire d'une vision du corps qui tend à montrer la femme comme objet mais également comme une âme qui se cherche dans une société masculine.

L'écriture de Maïssa Bey relève d'une volonté de transcrire la douleur et les affres d'un quotidien vécu comme un pandémonium où les désirs et les joies des femmes s'étiolent.

L'écriture de notre écrivaine transcrit un mal insidieux qui gangrène les rêves des jeunes femmes livrées à elles-mêmes. Les femmes sont confrontées aux parents et à une société qui n'acceptent pas la liberté de pensée et où liberté est confisquée au nom des traditions et des coutumes.

2.1-Violence et corporéité

L'écriture transcrit également la violence que subit le corps. Elle est le moyen de montrer des personnages qui subissent souvent en silence la douleur. Une douleur qu'ils n'arrivent pas à dépasser ou à surmonter.

La femme dans le récit de Maïssa Bey est captive des désirs et de la volonté des hommes. Nadia dans *Au commencement était la mer* est en proie à la tromperie et à la méprise des hommes qui l'entourent. Son frère est celui qui la surveille et qui veille à ce qu'elle ne s'écarte pas *du droit chemin*. Son amant par contre est celui qui va abuser d'elle et précipiter sa perte. Elle va connaître l'avortement et finalement la lapidation. Trahi par celui qu'elle aime et condamné par son frère.

Le corps enfermé et oublié dans *Cette fille-là* est le signe d'un mal qui gangrène encore plus ces femmes abandonnées et seules. Chaque personnage que Malika nous raconte le récit, est un témoignage d'une femme qui subit une violence sexuelle alimenté par le désir de s'approprier leurs corps par des hommes qui les considèrent comme des objets de désirs.

Malika découvre la sexualité à travers le viol et la brutalité. Elle est victime dès sa puberté des désirs obscènes de son père adoptif. La violence à travers laquelle elle subit les attaques de ce dernier, témoigne du regard que les hommes portent sur les femmes. Elles ne sont que victimes qui n'ont d'autres alternatives que la fuite. Malika est un personnage qui raconte le malheur des femmes à travers son expérience personnelle.

Elle nous raconte l'agression de son père adoptif comme une scène d'un film d'horreur. Le récit est haché et décousu comme une envie de montrer la détresse et le désarroi dans lequel elle se trouvait. Livrée à elle-même face à son père adoptif, elle nous raconte sa fuite à travers l'obscurité de la nuit et les ronces qui déchirent sa peau comme des rasoirs.

La narratrice nous précipite à travers un rythme accéléré à travers les méandres d'une fuite vers une destination inconnue. La course de Malika est décrite comme une descente aux enfers. Un voyage au bout de la nuit, seule et apeurée.

Malika court sous la pluie. Elle se précipite à travers la boue afin de s'enfuir d'un père qui la déshonoré. Elle pleure le mal qu'elle vient de subir. Victime d'une situation qui la dépasse, elle choisit de partir au loin afin de ne plus vivre ces moments de détresse. Le mal qu'elle vient de subir est également moral. Elle pleure

sa condition de victime qui n'a comme moyen de défense que la fuite. L'obscurité de la scène de fuite est un témoignage d'une peur qui semble s'emparer de Malika qui est incapable de se défendre. La violence de l'agression et le statut social de l'agresseur accentuent la peur de Malika qui n'arrive pas à contenir sa détresse.

«...la peur qui la dresse et lui insuffle la force de se relever de repartir d'avancer lui échapper se frayer un chemin à présent au milieu des herbes hautes qu'il faut écarter des deux bras s'enfoncer à travers le rideau de pluie

Les images qui se bousculent violentes terribles terrifiantes

Le visage grimaçant et enflammé de l'homme se penchant sur elle

Les mains posées sur ses épaules pour la clouer au sol la faire plier

Le poids de son corps trop proche tout contre elle

Son souffle brûlant

Ses yeux injectés de sang

La main plaquée sur sa bouche pour écraser le cri qui monte en elle

L'autre main qui s'insinue et la pression du genou plus dur qu'une pierre

La pression du genou entre ses jambes dénudées la douleur »²

Malika ne sent plus son corps et ses membres. Elle court à travers les dangers sans se soucier du danger qu'elle encoure. L'espace dans lequel se déroule la scène de la fuite est celui de la rupture également. Elle s'enfuit de celui qui voulait s'approprier son corps et crée ainsi une rupture avec son tortionnaire. Son corps redevient le sien. Elle est consciente en ce moment que son père adoptif vient de

² Bey, Maïssa, *Cette fille-là*, op. cit, p47

s'effacer définitivement de sa vie. Sa fuite est également une rupture avec une société qui ne lui inspire que haine et aversion.

Malika est une jeune femme qui refuse d'accepter l'évolution de son corps. La puberté est pour elle une peine et un malheur qu'elle doit contenir. Elle n'accepte pas l'idée d'être une femme dans une société masculine. Sa rébellion est tributaire d'une réaction analogue à la société qui ne l'accepte pas. De parents inconnus, avec ses yeux bleus et ses cheveux blancs, elle est une étrangère aux yeux des autres.

Enfant trouvé de parents inconnus, Malika est considérée par la société comme un péché à expier, au lieu d'être une erreur à pardonner.

C'est justement le pardon qu'elle n'arrive pas à accepter. Elle n'arrive pas à oublier le mal qu'on lui a fait. Elle n'arrive pas à pardonner les regards accusateurs dont elle a toujours été la victime.

La violence chez Maïssa Bey émane d'une société qui n'accepte pas la différence. Le corps devient le signe de ralliement aux traditions et coutumes qu'il faudrait respecter. Un corps qui s'expose et qui s'affiche condamne la femme à l'exclusion et au mépris des autres.

Les autres dans le récit de Malika c'est toute la société qui voudrait la perdre. Ce sont ceux qui voudrait ne plus la voir ni savoir qu'elle existe. C'est ainsi qu'ils vont l'enfermer dans l'asile afin qu'on puisse plus croiser son regard. Le corps de Malika est son plus grand chagrin. Elle est victime de sa différence et de sa beauté.

La découverte de sa puberté accentue encore plus la différence de Malika. C'est ainsi qu'on apprend qu'à l'âge de treize ans, son évolution s'arrête. Elle semble imposer à son corps sa volonté de ne plus devenir une femme.

Sa découverte de la sexualité se poursuit à travers une confrontation avec les hommes qui n'arrivent pas à l'approcher. Malika décide de ne plus devenir femme. Une affirmation qui lui permet de se réapproprier son corps.

3-La quête de soi

La femme chez Maïssa Bey est en une constante quête de soi.

Le récit de Malika s'ouvre sur un questionnement sur le statut de la femme dans une société dominée par des hommes. Le corps de Malika devient un objet d'étude et d'expertise dès son jeune âge. Narratrice homodiégétique de ses propres malheurs, Malika est un personnage qui se joue des normes socio-culturelles qui régissent la société. Elle a choisi de se battre afin de surmonter sa douleur.

La scène de viol dont elle était la victime devient pour elle un tournant décisif dans sa vie. Elle comprend enfin qu'elle n'a pas sa place au sein de cette société. Elle prend conscience de sa différence et surtout de sa capacité à prendre sa destinée entre ses mains.

La fuite devient pour ainsi dire une étape de plus dans la vie de Malika. Elle sait au moment où elle griffe le visage de son agresseur que sa vie lui appartiendra désormais. Elle se libère de l'emprise de ses parents adoptifs qui voient en elle une source de tourments plus qu'un être humain.

La beauté de Malika semble même être la source de ses malheurs. Malika est victime de son corps qui semble devenir un fardeau difficile à supporter. Elle est victime d'une possession qui est dans son nom même.

« Je m'appelle Malika.

Qui m'a donné le prénom que je porte ? Qui l'a choisi pour moi ? Je ne le saurai jamais.

Ainsi, si l'on en croit mon prénom, car tous les prénoms ont un sens, je suis la reine, ou encore celle qui possède .Reine de quel royaume ?

La possédée aussi peut-être. C'est ce qu'ils m'ont dit quand je suis arrivée ici
Malika À une lettre près.

Depuis mon arrivée au centre, plus personne ne m'appelle par ce nom. En réalité plus personne ne m'appelle. Parce que, le plus souvent, je ne réponds pas. Ils ont même un peu peur de moi. Ça m'est égal. Je n'aime pas mon nom. Je n'aime pas ces mots. Je n'aime pas ce qui se cache dans toute possession. »³

C'est à travers son nom que se construit la douleur de Malika. Son nom est synonyme de possession et donc de captivité. Pour elle, ce nom symbolise l'emprise qu'a la société sur elle. Un lien qu'elle souhaite détruire afin d'avoir enfin sa liberté.

Les relations entre hommes et femmes dans *Cette fille-là* sont conflictuelles. Le personnage féminin dans les romans de Maïssa Bey est au centre de l'intrigue. C'est ainsi que l'homme est souvent et délibérément occulté afin de céder la place à la

³ Ibid., P20

femme. Maïssa Bey tente ainsi de donner plus d'espace à ses personnages afin qu'elles puissent briser le silence qui les entoure.

L'écriture du corps chez Maïssa Bey se focalise sur la femme. Les réflexions de Nadia et Malika dans *Au Commencement était la mer* et *Cette Fille-là* sont par rapport au vécu des femmes et de leurs souffrances. L'écrivaine essaye d'expliquer et de comprendre les mécanismes qui régissent la vie de ces femmes qui souffrent dans un monde dominé par la présence des hommes.

4-Les relations conflictuelles entre homme/femme

Les relations entre hommes et femmes sont à chaque fois placées sous le signe de la domination des hommes. La démesure de l'homme est constamment évoquée afin de montrer l'impasse dans laquelle se trouvent les femmes.

L'homme dispose du corps de la femme. Chez Maïssa Bey, l'homme est celui qui décide à la place de la femme et il est également le détenteur de sa destinée.

Maïssa Bey évoque les souffrances des femmes à travers l'impossibilité de disposer librement de leurs corps. Il arrive que la femme perde même dans les récits de Maïssa Bey la liberté de recouvrir son véritable nom. Aïcha dans *Cette fille-là*, est enregistrée dans les registres de l'état civil sous le nom de Jeanne. Un nom qu'elle n'a jamais accepté. C'est un stigmate qu'elle porte comme une plaie qui la

tourmente et la trouble au plus profond de son âme. C'est ainsi qu'elle essaye par tous les moyens de recouvrer son véritable nom, Aïcha. Un nom qui reflète véritablement sa personnalité et son appartenance socio-culturelle. Elle tente à chaque fois à travers des démarches juridiques de pouvoir se délaisser d'un nom qui renvoie à une personne qui lui semble étrangère. Elle, la fille algérienne qui se voit attribuer un nom qu'elle prononce de manière quasi douloureuse. Malika voit en elle la femme qui essaye de retrouver sa dignité usurpée par les hommes. Son père qui travaillait chez un riche colon français n'avait pas la force ni le courage de s'interposer au fait qu'on lui attribue un nom occidental.

Sa mémoire personnelle et son histoire rappellent à Aïcha l'usurpation et la confiscation de son identité. Elle tente de reconstruire son histoire à travers sa mémoire et ses souvenirs personnels. Le nom qu'elle porte est celui d'une trahison aux valeurs qui constituent sa véritable personnalité.

La perfidie et la sournoiserie de Monsieur Delorme, le patron de son père ont changé le cours de sa vie. Elle n'a jamais pardonné à son père sa complicité tacite. Elle savait qu'il ne voulait pas avoir encore une fille et qu'il n'a pas voulu dire son nom.

4.1- L'image du père

L'image du père est celle de l'antithèse de la présence bénéfique chez Maïssa Bey. Le père est absent dans *Au commencement était la mer* ainsi que dans *Cette fille-là*

Une absence qui témoigne d'une volonté chez Maïssa Bey de montrer des femmes qui avancent dans les méandres et les dédales de la vie sans se soucier du rôle protecteur des hommes.

Chez Maïssa Bey, les personnages féminins découvrent leurs identités à travers leurs corps. C'est à partir d'une douleur et d'un malaise que la femme prend conscience de son statut d'objet. Nadia dans *Au commencement était la mer* subit la volonté de son frère de cacher son corps. Il voulait la cacher du regard des autres. Son corps devient une tare qu'il fallait occulter. C'est au moment où elle croyait pouvoir vivre une véritable romance avec son amant que sa vie bascule et qu'elle commence à déperir. Le passage de la béatitude vers un état de malheur est souvent ponctué chez Maïssa Bey par une souffrance corporelle.

Nadia après avoir vécue les joies et les plaisirs de l'amour découvre avec horreur les affres de l'avortement. En effet, sa vie change complètement après avoir enduré cette expérience pénible entraînant chez elle un sentiment de perte et d'abandon qu'elle n'arrive plus à supporter. Ainsi, Nadia comprend mais un peu tard que la femme est condamnée à souffrir dans un monde dominé par les hommes. Malika dans *Cette fille-là* est le témoin de la déchéance des femmes. Une multitude de récits qui consolident sa vision d'un monde dominé par l'homme et où la femme est condamnée à subir et à souffrir.

Malika constate avec amertume que la femme est un objet de désir qu'on délaisse après des années de servitude. Les femmes qu'elle a rencontrées dans l'asile ont toutes eu des moments de joie qu'elle considère comme illusoire.

Maïssa Bey insiste sur les premières expériences des femmes qui sont face à des hommes expérimentés pour la plupart, et en quête de plaisir. Les femmes décrites

par l'écrivaine sont victime des charmes de leurs corps. Yamina, la prostituée est victime des attraits de son corps. Elle est jugée et condamnée par les autres locataires de l'asile car elle est différente et étrangère à la région. Sa différence est perceptible à travers les tatouages qui couvrent son corps.

5-La symbolique du corps

Le tatouage est le symbole d'appartenance à une région par rapport à une autre. C'est aussi une marque distinctive qui différencie les habitants même d'une région. Le tatouage chez Yamina exulte sa beauté et embellie encore plus son corps.

Yamina est jugée à partir de son origine et à travers son aspect physique.

"À la fois rouée et naïve, Yamina est une cible idéale pour toutes celles qui veulent exercer leurs talents. D'abord, elle est totalement étrangère à la ville. Et de ce fait plus seule encore, plus vulnérable. Et puis...il n'y a qu'à voir son aspect, sa façon de parler, son goût immodéré pour la musique, plus grave encore, pour la danse !»⁴

Son aspect physique et sa façon de parler font de Yamina une personne qui se différencie des autres locataires de l'asile. Elle est également férue de musique. Mais pour les locataires de l'asile c'est son goût pour la danse qui la rend encore plus condamnable.

La danse est le discours du corps. C'est à travers la danse que Yamina arrive à exulter les malheurs qui gangrènent le fond de son âme.

⁴ *Cette fille-là*, P70

La danse est un signe d'appartenance à une région par rapport à une autre. C'est également un aspect culturel qui donne ses caractéristiques aux habitants d'une région. La danse est le discours du corps et c'est à travers la danse que le corps communique ses envies et ses désirs. Yamina à travers la danse exprime sa joie et ses envies tout en montrant ses malheurs. La danse est une activité culturelle dotée de ses propres règles et codes. Néanmoins l'être humain de par sa volonté d'extériorisation de sa douleur fait bouger son corps de manière à se délaisser de la charge émotive qui est en lui.

Le personnage de Yamina est enclin à la danse afin d'oublier les tracasseries de la vie. Elle cherche à travers les mouvements de la danse à libérer son corps d'une réalité qu'elle n'accepte pas. Le monde dans lequel elle accède à travers la danse est enfui au fond de son imaginaire. La danse pour Yamina est une volonté de dépasser les contraintes de la société qui l'ont conduit à être enfermé dans l'asile. À travers la danse, elle réaffirme son identité et son appartenance à sa région natale et à son village où elle a vécu en liberté ses plus beaux moments de sa vie.

"Yamina est dehors tout le jour, livrée à elle-même. Liberté sans limites pour ces enfants, filles et garçons qui n'ont rien d'autre à faire que de découvrir la nature et explorer tout ce qui est à leur portée, les espaces poudreux, les animaux, leur propre corps et parfois celui de leur compagnons de jeux."⁵

La danse libère le corps et lui permet de s'épanouir. Yamina danse dans l'espace réduit de sa chambre afin de créer à travers d'interminables mouvements les grands espaces dans lesquels elle jouait enfant. La danse rappelle à Yamina la découverte de son corps et celle des autres également.

⁵ Idem, P72

L'écriture romanesque de Maïssa Bey, exprime le corps dans tous ses états. Elle nous permet de saisir le sens d'une action à travers la représentation du corps.

5.1-Yamina

Yamina est un personnage qui va subir dès son jeune âge les contraintes d'une vie de plaisir et de déplaisir continuelle. Elle va se marier avec un homme qu'elle n'aime pas. Et c'est ainsi que l'acte sexuel devient pour elle un moment de souffrance. Elle ne va connaître la satisfaction qu'à la fin de ces malencontreuses expériences. Son corps ne lui appartient plus après son mariage. Elle va devoir se contenter de subvenir aux besoins et aux désirs de son mari. Yamina devient par la force des choses, un corps-objet.

Yamina est une femme qui ignore le plaisir et la douceur. C'est ainsi que l'apparition d'Ali dans sa vie fut un moment décisif. Il lui permet de découvrir autre chose que la douleur et l'exploitation. Ali est celui à travers lequel son corps va s'épanouir et s'émanciper enfin. Elle va se libérer de l'emprise d'un mari qui ne pense qu'à satisfaire ses désirs.

Yamina, après l'abandon d'Ali, continue sa quête de plaisir et de volupté. Elle s'est libérée définitivement de la domination masculine.

5.2-M'a Zahra

M'a Zahra est mariée dès ses dix ans à un étranger. C'est à travers son mariage prématuré qu'elle va découvrir la sexualité. Les plaisirs de la chair se mêlent chez

elle avec les jeux de l'enfance. Maïssa Bey décrit avec minutie la terreur de la petite fille qui se retrouve pour la première fois enfermée avec un homme dans une chambre. L'écrivaine la compare à une Furie. Elle se débat avec force et avec hargne afin de se défaire de l'emprise de cet étranger qui essaye de toucher son corps.

La petite fille est finalement initiée par l'étranger aux plaisirs de la chair. Son mari usant de patience, arrive finalement à l'habituer à son corps. M'a Zahra raconte à Malika sa chance d'avoir épousée un homme jeune. Elle explique son aversion envers le mari de sa sœur qui n'était qu'un vieux au corps rabougri. Son aspect physique lui aspirait même le dégoût. Sa sœur s'est enfuie afin de ne plus subir la présence de son mari.

6-Les aspects du corps dans *Cette fille-là*

Le corps dans le récit de *Cette fille-là* est constamment représenté sous deux aspects. Il est objet d'attirance et de convoitise, et surtout un objet de répulsion. Le corps des femmes dans les romans de Maïssa Bey, est le plus souvent représenté à travers les ravages du temps ou des hommes. C'est ainsi qu'on remarque dans l'écriture de Maïssa Bey une tendance à montrer le caractère délicat et sensible du corps de la femme et paradoxalement aussi son aspect envoûtant.

Chez Maïssa Bey, la femme est un être en perpétuelle confrontation à l'homme. C'est à travers sa volonté de s'émanciper que la femme découvre les barrières créées par la société masculine dès qu'elle atteint sa puberté.

Dans *Cette fille-là*, Malika prend conscience de la perte de quelque chose de précieux au moment où elle comprend qu'elle n'est plus la petite enfant qu'elle était.

La croissance devient une faute dans *Cette fille-là*, le personnage perd son enfance dès que les changements corporels apparaissent. Le changement permet une nouvelle perspective et même un nouveau monde de vie c'est comme si le personnage se renouvelle à chaque fois qu'il avance dans la vie. Cependant le changement n'est pas seulement une croissance chez Maïssa Bey mais également une introduction dans un monde de silence. Pour Nadia sa mère l'initie c'est dans l'intimité des femmes ainsi que sa métamorphose physique devrait être gardé secrète et par conséquent, les hommes ne devraient pas connaître son secret.

La femme évolue dans une société où l'homme détient le pouvoir. C'est ainsi qu'il peut exhiber librement et dire ses penchants sans subir la même réaction qu'on réserve aux femmes jugées trop libre.

La femme dans l'univers romanesque crée par Maïssa Bey, doit à chaque fois démontrer sa valeur et sa capacité à dépasser la suprématie de l'homme. C'est ainsi que Nadia a toujours voulu réussir ses études afin de montrer qu'en plus d'être l'égale de l'homme, elle est aussi meilleure que lui. Ses études supérieures consolident ses convictions.

Le monde romanesque proposé par Maïssa Bey est semblable à un triptyque où s'interposent hommes et femmes à travers l'image et l'usage du corps.

Chez Maïssa Bey, à travers les figures féminines qu'elle nous présente, se dévoile une dépendance à l'homme. Cette relation est intimement liée aux rapports de force qui régissent la société.

La société dans laquelle évoluent les personnages est soumise à des lois qui défendent aux femmes de disposer de leurs corps. Le corps de la femme devient sa propre prison. Dans un espace de suspicion et d'éternels reproches, les jeunes femmes dépérissent. Malika est belle. Son corps attire les convoitises même de son père adoptif. Elle a les traits d'une européenne. C'est ainsi que son corps va devenir la source de ses malheurs.

La société dans laquelle évoluent Nadia et Malika, accorde une grande importance au corps et à ses métamorphoses. Elles prennent conscience dès leurs jeunes âges de la différenciation qui s'opère dans la société au sortir de l'enfance.

Le corps est par conséquent le caractère premier pour chaque jugement concernant le statut des différents membres de la société. Malika constate avec amertume que la femme est traitée comme une esclave, tandis que l'homme est celui qu'on valorise. Les devoirs d'une femme sont tellement avilissants, qu'il devient impensable qu'elle puisse s'émanciper un jour. Une fille dans la société conservatrice doit être à la cuisine pour préparer le repas, faire le ménage et surtout soumise à l'homme. Pour Maïssa Bey c'est une voie qui ne permet pas à la femme de s'émanciper et de s'accomplir. Le discours des mères n'est néanmoins pas valable pour les garçons.

Nadia nous apprend que le souci premier des mères c'est de préserver la virginité de leurs filles. C'est à travers des artifices souvent basées sur la tromperie qu'on essaye de préserver le corps des jeunes filles.

7-Au commencement était Nadia.

« Le livre de Maïssa Bey, *Au commencement était la mer*, propose des personnages féminins évoluant dans un contexte marqué par une incommunicabilité fondamentale. Une jeune fille rencontrant l'amour croit avancer vers le bonheur. Elle va, en fait, gravir les marches de la solitude jusqu'à atteindre peut être la mort.

»⁶

Ecrire la femme, c'est décrire également son quotidien et son mode de vie au sein de la société. C'est prendre en considération le noyau social⁷ dans lequel elle évolue. Comprendre les relations qu'elle entretient avec *l'autre*, c'est comprendre son malaise, ses joies et ses aspirations pour un avenir meilleur.

La femme chez Maïssa Bey n'est pas seulement une victime. Elle est emprisonnée dans un silence étouffant. Sa volonté d'avancer se heurte aux limites imposées par la société. Son corps cependant est avide de liberté et de jouissance. Et paradoxalement, cet état lui confère la volonté d'avancer et de continuer sa quête malgré les obstacles.

« Nadia avance. Elle salue le jour naissant comme au commencement du monde. Elle est seule. Plus seule et plus libre qu'elle ne l'a jamais été. Et elle court

⁶ Soumya, Ammar Khodja, « Écritures d'urgence de femmes algériennes », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 9 | 1999, mis en ligne le 29 mai 2006, consulté le 24 avril 2014. URL : <http://clio.revues.org/289> ; DOI :10.4000/clio.289

⁷Jean Claude Abric, *Pratiques sociales. Représentations*, PUF, 1994

maintenant, les bras étendus, rêve d'oiseau qui fendrait l'espace, sans que rien ni personne ne puisse le retenir. Ses cheveux dénoués volent autour d'elle, viennent gifler son visage offert. Le bras de la jupe, mouillé par le frôlement blanc des vagues, se fait lourd, entrave sa course folle. Encore, encore un peu plus loin ! Jusqu'aux rochers ! Jusqu'aux frontières du raisonnable, là où se brisent tous les élans ! Elle ne peut pas aller plus loin ! »⁸

Nadia l'héroïne du roman, est une jeune fille âgée de dix-huit ans qui s'éveille au monde. Son histoire débute au bord de la mer. Elle se promène seule à la plage ; loin des regards des gens et des membres de sa famille qui dorment. En quête de liberté, elle essaye de se libérer des chaînes qui la retiennent et qui l'empêchent de s'émanciper. Le récit débute par un mouvement et un élan vers l'avant. La scène se focalise sur l'action et la mobilité. C'est ainsi que Maïssa Bey introduit le lecteur dans un monde qui se construit et se modifie selon le concept de naissance.

Maïssa Bey, insiste sur ce qu'elle appelle, le commencement du monde. L'histoire de Nadia est représentée comme l'aube d'une nouvelle vie où se mêlent découverte et envie de se libérer des chaînes qui la retiennent prisonnière.

Cependant, nous constatons l'omniprésence des réminiscences dans le récit de Maïssa Bey. Les souvenirs de Nadia sont relatés de manière à accentuer la douleur où même le plaisir. Le texte de Maïssa Bey semble axer sur une temporalité où le futur n'existe plus. La vie de Nadia est centrée sur ses souvenirs d'enfances et sur ses rencontres qu'elle se remémore avec une certaine jouissance. Ses perspectives d'avenir sont inexistantes.

⁸Bey, Maïssa, *Au commencement était la mer*, Alger, Marsa, 1996 ; l'Aube, 2003 p.12

« Pour elle, tout est dans le souvenir, tout est dans les mots qu'elle mets sur les évènements. »⁹

7.1-La prison familiale.

La vie de Nadia débute au sein de sa famille. C'est dans ce milieu social qu'elle va apprendre à apprivoiser ses ardeurs et son envie d'émancipation. Sa mère et son frère la surveillent sans cesse et veillent sur le respect des traditions et des coutumes. La vie de Nadia ne lui appartient pas ; et elle doit se conformer aux règles dictées par la société. Des règles qu'elle n'arrive pas à comprendre et qui l'étouffent. Son corps même semble ne pas lui appartenir.

7.2-La solitude du corps

La solitude pour Nadia est synonyme de bonheur. Elle semble trouver sa liberté confisquée loin des membres de sa famille et des gens autour d'elle. La mer pour elle est synonyme de joie. C'est une évasion et une fuite de la réalité qui l'étouffe.

« Tout de suite, dans l'air qu'elle respire, le bonheur. Un bonheur tout rose, avec de petits nuages blancs qui courent, là-bas, au ras des collines sombres. »¹⁰

Nadia est une jeune fille qui voudrait vivre comme toute les filles de son âge. Elle aimerait être libre de ses actes ; et être ainsi maitresse de son corps. Sa première

⁹Mahiou, Ahmed, Henry, Jean-Robert (Dir), *Où va l'Algérie ?*, Paris, Editions Karthala, 2001, P.339

¹⁰Bey, Maïssa, Ibid, p.11

rencontre avec la mer est marquée par des sensations nouvelles qu'elle découvre pour la première fois.

Maïssa Bey, semble insister sur la rencontre entre Nadia et la mer. C'est l'aube d'une nouvelle vie et d'une nouvelle expérience qu'elle n'a jamais vécue.

« Debout sur la première marche, elle se laisse d'abord pénétrer par le flux des sensations qui affleurent sur sa peau en un lent frissonnement. » 11

Nadia souffre sous les regards des gens qui la jugent et qui la jaugent. Elle ressent cela comme une agression. Nadia n'arrive pas à s'expliquer le comportement et l'attitude des gens qui la condamnent.

Maïssa Bey, nous représente son héroïne comme une battante. Cependant, elle n'a pas le courage d'affronter tous ceux qui se dressent contre elle.

« Avoir toujours à l'esprit ce qui se fait, ce qui ne se fait pas. Obéir à ceux qui veulent régir sa vie : son frère, sa mère et tous les autres. Vivre sous les regards qui jugent, qui jaugent, qui agressent, qui condamnent. Des blessures incessantes qui lui donnent parfois envie de se battre, mais la laissent surtout meurtrie et vulnérable. »

12

¹¹Bey, Maïssa, Ibid, p.12

¹²Bey, Maïssa, *Au Commencement était la mer*, p.14

Nadia, semble vouloir oublier ses soucis et les personnes qui lui causent du mal. La maison dans laquelle elle passe ses vacances ; est le lieu dans lequel elle se sent à l'abri des regards inquisiteurs de la société dans laquelle elle vit.

« Dans la petite maison toute blanche accrochée aux roches, au-dessus, juste au-dessus de la mer, Nadia veut oublier. »¹³

7.3-L'ombre de la mort

« La mort, c'est un long hurlement qui déchire un clair après-midi de printemps. »

14

Maïssa bey, place son récit dans un contexte sociopolitique extrêmement tendu. Au début des années quatre vingt-dix, la situation du pays ne présageait rien de bon. La montée de l'extrémisme et la virulence des prédicateurs annonçaient déjà la tragédie noire à venir.

« L'angoisse qui laboure les cœurs au seuil de chaque nuit et les matins où l'on retient son souffle. Les voiles noirs que l'on veut jeter sur sa vie. La mort. Les morts chaque jour annoncées. Les cimetières chaque jour visités. » 15

Vivre devient donc un exercice extrêmement difficile. Survivre est une question épineuse surtout pour une fille qui a dix-huit ans.

¹³Bey, Maïssa, Ibid, p.17

¹⁴Bey, Maïssa, Ibid, P.26

¹⁵Bey, Maïssa, Ibid, P.18

« Oublier ! Elle a dix-huit ans, Nadia et elle veut vivre. Vivre ses dix-huit ans brodés d'impatience, de désirs imprécis et fugitifs. » 16

7.4-Les masques à revêtir

Nadia doit se conformer aux exigences des gens qui lui dictent malgré elle sa façon de vivre. Elle est obligée de porter *un masque social*. Elle doit se résigner à parler, marcher, s'habiller et même rire selon les traditions et les coutumes imposées par une société renfermée sur elle-même ; et qui est réfractaire à toute tentative d'émancipation.

« Le saura-t-elle, dissimulée derrière les masques qu'on l'oblige à revêtir ? Sa façon de parler, de rire, de marcher, de s'habiller... » ¹⁷

Maïssa Bey, insiste sur les regards alourdissant des gens obsédés par le corps. Le corps devient le centre d'intérêt et une *obsession* qui stigmatise Nadia et la rend encore plus malheureuse. Elle est comme prisonnière de ces regards.

« Toujours, partout présents, les regards, le poids des regards. Obsession. » ¹⁸

« C'est le visage de sa mère, strié de larmes et de griffures sanglantes. » ¹⁹

Chez Maïssa Bey, le corps est souvent introduit à travers le visage et sa représentation. Le visage de la mère de Nadia est éraflé par des griffures où se mêlent sang et larmes. Une façon de montrer la douleur mais également une subtile

¹⁶Bey, Maïssa, Ibid, P.18

¹⁷Bey, Maïssa, *Au Commencement était la mer*, p.21

¹⁸Bey, Maïssa, Ibid, p.21

¹⁹ Bey, Maïssa, Ibid, p.26

symbolique qui associe l'eau purificateur et le sang synonyme de blessure et de douleur. C'est à travers la mort et la perte d'un proche que Nadia prend conscience du caractère éphémère du corps.

Lors du décès de son père c'est les cris des gens qui contrastent avec le corps amorphe de son père gisant sous un drap blanc, qui lui attire son attention. Le corps immobile de son père est représenté par Maïssa Bey en opposition avec la foule en mouvement autour de lui. Le corps devient même selon notre écrivaine, une forme vague. La figure paternel perd de sa superbe et de sa force et devient nulle.

« C'est cette foule confuse, hurlante autour d'une forme vague posée sur le sol, recouverte d'un drap blanc. Une forme qu'on lui dit être son père ... »²⁰

Les moments de béatitude dans *Au commencement était la mer*, sont représentés à travers un bien-être ressentie par Nadia au contact de l'eau. Cet élément purificateur qui permet au corps de retrouver une légèreté perdue.

« Dans l'eau, les corps retrouvent une légèreté, un bien-être oubliés. Et les fronts ne se plissent plus que dans la lumière trop vive de soleil. »²¹

Maïssa Bey représente le corps à travers l'effet de la chaleur du soleil sur la peau. Le soleil devient objet de désir et de déplaisir, qui permet d'accentuer la sensation

²⁰ Bey, Maïssa, Ibid, p.26

²¹ Bey, Maïssa, Ibid, p.28

de béatitude. L'écriture de Maïssa Bey se révèle le plus souvent à travers une confrontation entre des contraires qui aboutit à un résultat souvent inattendu.

Le soleil sur la peau de Nadia est vif. Malgré l'intensité de la chaleur, l'envie d'être au bord de l'eau accentue le degré de plaisir suivant le bruit des vagues. Maïssa Bey insiste sur les aspects du corps. Elle nous présente les sensations ressenties par Nadia au bord de la plage. Le corps est indicateur de plaisir charnel. Il nous permet d'appréhender le degré de béatitude de notre personnage Nadia. Le contact du soleil sur la peau, procure également une sensation de plaisir, et cela malgré l'intensité de la chaleur. Le procédé employé par Maïssa Bey est significatif de la finalité de son argumentaire. Elle nous permet de saisir la dualité intrinsèque à propos de ses personnages. La joie selon sa conception des choses est intimement liée au désir. Le mot brulure perd son sens premier et devient une accentuation d'un sentiment et d'un état d'esprit du personnage.

« Sur son corps, sur sa peau, le soleil, brulure vive, désirée. Loin, le bruit des voix, le clapotis des vagues. Rumeurs profondes, assourdies, comme enfermées. »²²

Le corps est représenté par Maïssa Bey, comme étant le réceptacle des souvenirs de Nadia. Il lui permet de se souvenir des moments agréables qu'elle a vécu enfant ou dans des lieux agréables. La fraîcheur de la mer lui rappelle les moments passés dans la maison de son oncle. Sentir des parfums permet à Nadia de développer sa faculté corporelle.

²² Bey, Maïssa, Ibid, p.32

« Dans la petite maison offerte à la fraîcheur du large, Nadia respire d'autres parfums. Des senteurs vives et salées balayent la chambre, laissent sur sa peau, sur le drap dont elle se couvre la nuit, une âpreté nouvelle, presque grisante. »²³

Le corps dans ses rapports avec l'autre, s'expose et se dévoile. Nadia découvre l'amour et les plaisirs de la chair à travers le contact des sens. La parole devient la clé qui introduit Nadia dans l'intimité du corps de Djamel. La parole permet de sécuriser la jeune fille qui découvre pour la première fois les plaisirs de l'amour du haut de ses dix-huit ans.

« Il parle doucement. Elle sent, posé sur elle, son regard tout proche, le contact de sa main, la chaleur, une brûlure douce, intolérable. Et cette faiblesse qui la fait trembler toute. Son corps, ses jambes... »²⁴

« Nadia a peur, Nadia a froid, Nadia a mal. »²⁵

« C'est l'insouciance qui habille son corps d'une légèreté, d'une grâce tranquille que Nadia ne connaît pas, quelle n'a jamais eue. Elle donne que sa tête, à son air, une insolence vive et désarmante. Nadia la regarde s'en aller sans rien demander, sans se retourner. »²⁶

La relation qu'entretient Nadia avec Djamel est intimement liée aux jeux du corps.

²³ Bey, Maïssa, Ibid, p.53

²⁴ Bey, Maïssa, Ibid, p.56

²⁵ Bey, Maïssa, Ibid, p.58

²⁶ Bey, Maïssa, Ibid, p.64

L'expérience de l'amour chez Nadia se présente comme une découverte d'un plaisir charnel inédit. Elle découvre son partenaire et se découvre à lui à travers un abandon total. C'est comme si son corps ne lui appartient plus. C'est une façon assez brutale afin de se libérer de l'emprise de son frère et la surveillance de sa mère. Nadia s'affranchi ainsi des interdits et des limites que lui imposait son entourage et la société tout entière. Elle portait en elle les germes de la révolte bien avant de rencontrer celui qu'elle aime. Le corps de Nadia devient pour elle le lieu par excellence où s'opère et se concrétise sa vengeance.

Dans une société régie par des traditions et des coutumes strictes, l'action individuelle de Nadia est presque une autodestruction. Maïssa Bey va se focaliser sur la déchéance de Nadia et sa descente aux enfers. Elle va décrire avec minutie les conséquences de sa liaison avec Karim.

La perte de sa virginité lors d'une relation extraconjugale va marquer pour Nadia la déchirure du lien de confiance qui l'unie à sa famille et à la société. C'est à partir de ce moment qu'elle va espérer se marier avec son amant afin de rétablir l'équilibre sociale qu'elle vient de briser.

Maïssa Bey dans sa tentative d'expliquer les actions des personnages à travers leurs corps, va précipiter Nadia dans la douleur après l'avoir baigné dans les plaisirs de la chair. Son amant qui était son complice et son seul soutien, va l'abandonner. C'est ainsi que Nadia va se retrouver seule face à ses malheurs. Et afin d'accentuer encore plus la douleur de Nadia, Maïssa Bey va imaginer l'impensable. « La jeune petite fille abandonnée, tombe enceinte. »²⁷

²⁷ Bey, Maïssa, Ibid, p.50

«Il faut maintenant qu'elle se lève, qu'elle essaye de se traîner jusqu'au toilettes. Pas un bruit dans la maison. Aux aguets, elle tend l'oreille. Personne. D'un geste hésitant, elle la porte. Elle a aux pieds des boulets. Lourds. Si lourds... Impossible de réprimer ce claquement de dents qui semble résonner dans toute la maison. Traverser le couloir, rentrer, fermer la porte derrière elle. Et puis regarder, le cœur au bord des lèvres, ces flots de sang qui s'écoulent d'elle. Rouge et noir. Assise sur le siège, elle se vide lentement de cette vie qui l'a un jour habitée. La vie, ça ? Non plutôt la mort... C'est un film ? Un livre ? Tous ses muscles se contractent. Faut-il ... ? Peut-elle faire l'effort d'expulser ce poids qu'elle sent au fond d'elle, dans son ventre ? Des images. Des mots. Pousser ! Pousser hors d'elle ce qui n'est qu'un petit bout de chair incrusté dans sa chair. Elle ne veut pas penser. Juste garder assez de forces, assez de conscience pour accomplir des gestes. Se relever, et s'asseoir aussitôt, parce qu'elle ne peut pas, elle ne peut plus ouvrir la porte et revenir à sa chambre. Et brusquement, une autre contraction. Elle enfonce son poing dans sa bouche tandis que des larmes jaillissent qu'elle ne peut contenir. Affolée, elle se voit en train de crier ... Au secours, aimez-moi, je vais mourir, je suis seule, j'ai mal ... Aucun son ne sort de sa bouche et pourtant elle s'entend crier comme une bête qu'on écartèle. Submergée, dépassée par la douleur, elle se laisse tomber contre le mur. Avec l'irrésistible envie de ne plus lutter. Glisser dans le néant. Tout abolir. Des images. Des flots rouges coulent, passent sous la porte, inondent le couloir, arrivent jusqu'aux chambres. Des vagues affluents de toutes parts, recouvrant la maison, la submergeant. Elle ne peut plus respirer. S'enfonce en suffoquant, importée dans un tourbillon. Impossible de se raccrocher au moindre rocher. Ses mains ne sentent que la surface dure et froide du carrelage. Elle est là depuis combien de temps ? Quelqu'un tourne la poignée de la porte et puis s'éloigne. Un dé clic. Elle revient lentement à la vie. Retrouve, rassemble quelques parcelles d'énergie. Et maintenant le long, le difficile retour vers la chambre. À côté, Fériel écoute de la musique. Les autres ne sont pas encore rentrés. Certainement. Et sa mère ? Quelque part en train de fureter. Sûrement dans la cuisine à cette heure. Tout est dans l'ordre. Une journée comme les autres. Encore quelques heures avant la

nuit... Quand sera-t-elle délivrée ? On lui a dit que cela pouvait durer longtemps. Comme un accouchement. Mais elle ne sait pas. C'est comment un accouchement ? Et puis on n'accouche pas seule, sans aide à traverser les longs couloirs terribles de la douleur.»²⁸

Cette scène montre la douleur qui s'empare de Nadia. Une douleur physique qui va bouleverser son quotidien. Son corps de jeune fille découvre avec effroi les interminables souffrances de l'avortement. L'anxiété et le désarroi ne la quitte plus. C'est à dire que les séquelles psychiques chez elle, sont aussi importantes que la douleur physique. Maïssa Bey crée une atmosphère d'oppression et de peur exacerbée par la solitude dans laquelle se trouve Nadia. Son inexpérience et l'absence d'aide, condamne la jeune fille à subir seule les affres d'une mort imminente. C'est à dire l'ampleur de la souffrance décrite par notre écrivaine. Elle insiste sur les interminables tourments qui s'emparent de l'esprit de Nadia. Les questions sans réponses qui rongent son esprit, accentuent le sentiment de perte chez elle. Elle n'a pas de réponse à ses tourments et ne trouvent aucun appui de la part de sa famille. Plus grave encore, elle ne peut révéler sa situation à personne. C'est ainsi qu'en plus de la douleur, c'est la méfiance qui ponctue ses journées. Les moments où elle doit aller aux toilettes, ensanglantée et affaiblie, sont des parcours d'une sempiternelle détresse. La scène de l'avortement permet à Maïssa Bey de montrer un autre aspect de la douleur féminine. Elle insiste sur la capacité de la femme à surmonter et à dépasser ses malheurs.

L'écriture de Maïssa Bey loin de se focaliser seulement sur l'actualité et l'urgence, explore un aspect longtemps méconnu de l'écriture féminine, l'instinct de survie. C'est à travers le dépassement de la douleur que les personnages créés par notre écrivaine parviennent à surmonter les obstacles de la vie.

²⁸ Bey, Maïssa, Ibid, p.121-122

L'écriture de Maïssa Bey est ancrée dans le réel des femmes qui souffrent. C'est à travers l'insistance sur les détails de leur quotidien qu'elle parvient à cerner leurs psychés et leurs véritables tourments. Ainsi la dimension émotionnelle est bien présentée dans ses écrits. Les écrits de Maïssa Bey, se lisent comme une tentative de mise en place d'une stratégie de compréhension des femmes qui souffrent. C'est une stratégie d'écriture qui donne la parole aux femmes afin de mieux dire leurs malaises. Nadia aime à regarder sa sœur lorsqu'elle dort. Feriel représente l'insouciance ainsi que la liberté, son corps d'enfant lui appartient.

Il s'agit donc pour Maïssa Bey de représenter les mécanismes qui génèrent la violence. Elle tente à travers ses écrits d'expliquer surtout la douleur à partir du ressenti des victimes. Dans *cette fille-là* c'est Malika qui écrit et dit ce qu'elle ressent en tant que femme qui refuse de grandir, son récit est riche en événements, mais les filles relatés sont imprégnées. Les récits de femmes relatées dans *cette fille-là* sont les personnages de grands bouleversements personnels. C'est un espace d'écoute et de voix qui forme un univers où les femmes peuvent dire en toute liberté. *Cette fille-là* de Maïssa Bey, appartient à une littérature où l'histoire *domestique*, prend le dessus sur l'histoire collective. Dès l'enfance de Malika, le récit est constamment transcrit à travers le mouvement universel des événements historiques. La violence subie par les femmes a générée des stigmates et des blessures physiques autant que psychique difficiles à contenir. Les femmes surtout étaient victime d'une société qui tente de les enfermer à travers des traditions et des coutumes trop strictes. Malika en tant que narratrice observe avec amertume la perte de liberté dont sont victimes les femmes. Chaque pas en avant pour l'homme est une régression de plus pour les femmes.

Maïssa Bey relie dans ses écrits la violence envers les femmes à l'hégémonie masculine. Elle décrit le lien de causalité qui conduit l'homme à s'épanouir au détriment des femmes qui sont en train de souffrir.

Tout se passe au niveau du corps des femmes. C'est à travers le corps que la violence s'installe dans le récit. Il s'agit d'une stratégie de captation de la douleur des femmes à travers le corps et son prolongement naturel, la psyché.

« Le corps des femmes à travers les privations et les châtements se transforme en un espace de captation du malaise de toute une époque. »²⁹

Malika nous apprend que les discussions des femmes dans l'asile tournent généralement autour des vicissitudes de leur quotidien. Une vie qui se résume à des travaux ménagers et l'obligation d'assouvir les désirs de leurs maris. C'est ainsi que **Zahia** va résumer la vie des femmes après le mariage comme un éphémère moment de distraction et le reste d'une vie vouée aux travaux ménagers. « Une minute de détente, neuf mois d'attente, toute une vie exténuante. »³⁰

²⁹ Bey, Maïssa, *Cette Fille-là*, p.61

³⁰ Bey, Maïssa, *Ibid*, p.98

Deuxième partie

Dans la deuxième partie notre objectif sera de voir la relation entre la représentation du corps des femmes et l'écriture chez Maïssa Bey. Nous allons également traiter des relations entre personnages. Les liens qui se nouent et se

dénouent entre hommes et femmes, ainsi que les rapports de force qui régissent le positionnement social des individus dans la société.

Les rapports entre hommes et femmes se fondent sur l'autorité, la soumission et la violence. C'est des rapports conflictuels qui permettent au récit de prendre consistance. Les personnages féminins dans les deux romans d'étude subissent seuls la volonté des personnages masculins et les lois qui régissent la société.

L'image du père dans les récits de Maïssa Bey est déterminée par sa grande absence. Le père est décédé ou insouciant du destin de sa fille. L'absence du père contribue à créer un sentiment d'insécurité chez le personnage féminin. Elles sont livrées à une société qui essaye d'exploiter leurs corps. La femme est ainsi un être qui paraît faible et dénué de force.

Le père est également le garant de la pérennité des traditions ancestrales. Il est celui qui surveille et qui oriente ses enfants. Il doit veiller à ce que sa fille ne s'écarte pas du droit chemin et surtout il doit lui permettre de se marier. C'est à travers son rôle de gardien de la morale sociale qu'est définie la figure paternelle dans les récits de Maïssa Bey.

Les relations entre pères et filles sont souvent conflictuelles et problématiques. L'envie d'émancipation des filles et leurs tentatives de se libérer du tronc trapu des traditions, se heurtent à l'intransigeance du père. Les personnages féminins dans *Au commencement était la mer* et *Cette fille-là*, finissent par être étouffées par la présence quasi continue de l'image du père qui ne les quitte jamais. L'absence même du père est présence.

L'image du père dans les écrits de Maïssa Bey, est présentée à chaque instant dans le récit. On perçoit cette image à travers le frère et le mari également. Les attributs du père permettent aux hommes de montrer leur supériorité par rapport aux femmes.

1-L'inégalité des genres

Les relations familiales dans les écrits de Maïssa Bey sont le plus souvent basées sur l'inégalité. La femme est un objet plus qu'un personnage. Elle n'exerce aucun pouvoir et trouve des difficultés à exprimer ses envies et ses angoisses. Son rôle est celui d'une exécutante. Le personnage féminin est par conséquent une sorte d'objet. C'est un corps qui s'occupe des besognes ménagères et doit apaiser l'instinct sexuel du mari. Cette réification de la femme chez notre écrivaine se retrouve dans la présentation de son comportement et de son discours essentiellement.

Le personnage féminin chez Maïssa Bey est condamné à travers un déterminisme qui le rend prisonnier de son corps. La femme évolue dans la société à travers ses attributs féminins et c'est ce qui explique le comportement des hommes. Un comportement dicté par un sentiment de supériorité sociale.

Deux catégories de femmes émergent à travers l'écriture de Maïssa Bey. En premier lieu, les femmes soumises, et en second lieu, les femmes révoltées. C'est ainsi qu'on constate que la dialectique choisie par notre écrivaine consiste en une écriture axée principalement sur l'attitude des femmes face à une société où le corps de la femme est constamment épié. Surveiller la femme selon Maïssa Bey permet de préserver l'honneur de la famille. Dans l'univers romanesque qu'elle nous propose, le corps de la femme est le sujet d'attention des hommes comme des femmes.

Le corps de la femme et sa virginité sont au centre des intrigues et des discussions qui occupent les journées des femmes. Indépendamment de leur conflit face aux hommes, ce qui intéresse les femmes c'est la préservation de leur image, et par conséquent de leur virginité jusqu'au mariage.

1.1-Virginité

Dans *Cette fille-là*, le corps de la femme est constamment convoité par des hommes avides de plaisir. C'est une constante dans le roman qui permet de saisir la complexité des relations conflictuelles entre hommes et femmes.

Malika est complètement obnubilée par l'idée de rester enfant et de ne pas devenir femme. Dès son adolescence, elle se voyait comme différente des autres. Son corps n'évoluait pas normalement.

Maïssa Bey se focalise sur l'obsession de Malika qui croit que son évolution corporelle s'est arrêtée. Elle nous présente un personnage qui essaye de se convaincre de sa différence. Son statut de personnage féminin devient problématique et engendre ainsi une suite d'évènements conflictuels.

2-Le corps entre histoire individuelle et collective

L'écriture de l'écrivaine algérienne Maïssa Bey, nous offre une réflexion sur la représentation de la femme et de son corps à travers l'histoire individuelle et collective des personnages.

Les rapports entre homme et femme se construisent autour d'un modèle de confrontation. Les récits de Maïssa Bey s'articulent autour de l'homme qui domine et la femme victime qui subit.

La femme subit la violence de l'homme souvent en silence tout en étouffant ses cris de colère. L'écriture est le lieu où s'expriment cette douleur et cette révolte. Les personnages de Maïssa Bey, à travers une introspection et une quête identitaire dans un passé tourmenté, essayent d'exorciser le mal qui les range. Le regard inquisiteur des autres, les invectives et les coups attisent leur volonté de s'en sortir et d'être en harmonie avec soi-même. L'univers romanesque représenté par notre écrivaine, est un lieu d'affrontement et un duel perpétuel entre les aspirations bridées des femmes et les envies destructrices des hommes. Le monde auquel appartiennent les femmes représentées par Maïssa Bey, est régi par l'homme et ses envies sexuelles. Le corps de la femme devient un *objet* offert à l'homme dominateur. Le corps est également fait pour satisfaire l'homme et seulement lui. La femme est représentée souvent comme victime d'une société qui n'accepte pas ses envies et n'arrive même pas à les comprendre. Le rôle de la femme est de servir son mari, son père ou son frère. Confrontée à ce pouvoir que la société confère à l'homme, la femme n'arrive plus à s'émanciper et à trouver le plaisir.

Les deux romans de Maïssa Bey choisis, s'interrogent sur la place de la femme dans une société romanesque régie par le mâle dominant. L'écriture romanesque permet d'explorer l'histoire de nos héroïnes à travers les chamboulements de l'Histoire du pays. Une période qui s'étale depuis l'indépendance jusqu'aux années 90. Malika et Nadia sont deux femmes représentatives des différentes couches sociales du pays. Dans les romans de Maïssa Bey, la femme cherche à se construire tout en affrontant les obstacles d'une société qui voudrait la cacher du regard des autres. Une société qui a presque honte de l'avoir engendrer.

3-La révolte des femmes

Dans les romans de Maïssa Bey, la révolte et la colère des femmes sont souvent le résultat d'une douleur morale subie. Nadia, dans *Au commencement était la mer*, est prisonnière d'une famille qui l'empêche de s'émanciper et de vivre sa vie comme l'entend. C'est ainsi que le regard inquisiteur de son frère Djamel et de sa mère détruisent sa vie. Le personnage de Nadia est dominé par le désir de s'abandonner à ses envies malgré les dangers qui la guette.

Christine Rousseau dans le journal *Le Monde*³¹, décrit Nadia comme une Antigone des temps modernes qui s'éveille sur le monde qui l'entoure. Selon elle, brisant silence et tabous Maïssa Bey, dénonce avec force les violences faites aux femmes. C'est également un roman d'amour, de haine, de trahison et de lâcheté.

La vie de Nadia débute au sein de sa famille. C'est dans ce milieu social qu'elle va apprendre à apprivoiser ses ardeurs et son envie d'émancipation. Sa mère et son frère la surveillent sans cesse et veillent sur le respect des traditions et des coutumes. La vie de Nadia ne lui appartient pas ; et elle doit se conformer aux règles dictées par la société. Des règles qu'elle n'arrive pas à comprendre et qui l'étouffent. Son corps même semble ne pas lui appartenir.

4-Le corps dans *Au commencement était la mer*

Le corps dans *Au commencement était la mer*, est au centre de l'intrigue romanesque. Il s'offre au regard. Il s'estampe derrière des habits. Nadia en

³¹ Rousseau, Christine, Maïssa Bey, *les mots en partage*, Paris, Journal Le Monde, 2005

observant sa petite sœur en train de dormir, découvre la sérénité de l'enfance. L'insouciance de sa petite sœur Fériel, est un spectacle apaisant.

« Nadia s'attarde un moment à la regarder. Dans son sommeil, Fériel a repoussé le drap qui la recouvrait et ses jambes nues, dorées sur le drap blanc, s'échappent de sa chemise de nuit relevée. Les bras écartés, le visage auréolé de boucles rebelles, elle repose dans un total abandon. Une tiédeur parfumée émane de son corps, de son souffle léger. L'odeur désarmante de l'enfance. »³²

Le corps de Nadia est représenté par Maïssa Bey comme un lieu d'emprisonnement et un refuge en même temps. La solitude pour Nadia est synonyme de bonheur. Elle semble trouver sa liberté confisquée loin des membres de sa famille et des gens autour d'elle. La mer pour elle est synonyme de joie. C'est une évasion et une fuite de la réalité qui l'étouffe.

« Tout de suite, dans l'air qu'elle respire, le bonheur. Un bonheur tout rose, avec de petits nuages blancs qui courent, là-bas, au ras des collines sombres. »³³

Nadia est une jeune fille qui voudrait vivre comme toute les filles de son âge. Elle aimerait être libre de ses actes ; et être ainsi maitresse de son corps. Sa première rencontre avec la mer est marquée par des sensations nouvelles qu'elle découvre pour la première fois.

³² Bey, Maïssa, *Au commencement était la mer*, Marsa, Alger, 1996, p.11

³³ *Ibid.*, p.11

Maïssa Bey, semble insister sur la rencontre entre Nadia et la mer. C'est l'aube d'une nouvelle vie et d'une nouvelle expérience qu'elle n'a jamais vécue.

«Debout sur la première marche, elle se laisse d'abord pénétrer par le flux des sensations qui affleurent sur sa peau en un lent frissonnement. »³⁴

Les romans de Maïssa Bey représentent l'image de la mère par sa faiblesse et sa soumission. Dans *Au commencement était la mer*, chaque description de la mère nous renseigne sur sa douleur et sa souffrance.

« Sa mère raconte. Elle rappelle les brimades, les humiliations, l'enfer qu'était devenue sa vie depuis la mort de son mari. »³⁵

Le personnage de la mère est toujours en train de souffrir psychologiquement. Elle se lamente sur son sort sans cesse. La présence du personnage de la mère est constamment reliée au personnage du père. C'est lui de par son statut de dominateur qui va déterminer sa position dans le récit. Il va sans dire que dans *Au commencement était la mer*, la mère de Nadia n'a pas de volonté propre. L'image du père qui a disparu se retrouve dans celle plus féroce dans celle de son fils Djamel. Ce dernier est déterminé à dicter sa volonté aux autres et surtout à Nadia. La colère de Djamel est dictée par son appartenance à une société qui lui donne le droit de surveiller et même de punir sa sœur.

³⁴ Ibid., p.12

³⁵ Bey, Maïssa, *Au commencement était la mer*, Op. Cit. p.39

4.1-Suprématie du personnage masculin

Le personnage masculin est fort. L'environnement socioculturel dans lequel évoluent les personnages d'*Au commencement était la mer*, exige un contrôle totale sur la femme. Cette dernière est perçue comme symbole du péché et du désir interdit.

Nadia, est constamment en train de subir les attaques de son frère. Nadia souffre à la fois de la brutalité psychologique et physique du membre masculin dominant. Le personnage de Nadia essaye à chaque fois de se soustraire à la violence de son frère. Elle l'évite en trouvant refuge dans sa chambre à la maison. Elle évite le regard de son frère afin de ne pas attiser sa colère.

La colère du frère de Nadia est attisée par un contexte socio-historique des plus délétères. La femme devient durant les années 90 un objet honni et maudit. C'est ainsi que la violence et la colère de l'homme sur la femme sont considérées comme un acte purificateur. Nadia qui commence à découvrir les délices de la vie et ses plaisirs devient la cible de son frère.

Dans *Cette Fille- là*, les femmes subissent la colère et la violence de l'homme dans leur chair et dans leur âme. Dès l'avertissement au début du roman, Malika précise l'impossibilité de se réconcilier avec une société masculine ou elle se sent marginalisée. Elle exprime sa rage et surtout le dégoût quelle ressent envers les hommes et envers la société toute entière. Un sentiment quelle va essayer de canaliser ou du moins contenir en dévoilant le silence des femmes victimes des tabous et des principes arriérées rigides. Malika en guise d'introduction à son récit dont elle est la narratrice, va préciser que les maux réels qui rangent la société sont tenaces et insurmontables.

4.2-L'expression de la douleur

L'écriture de Maïssa Bey est une écriture qui prend forme à travers l'expression de la douleur ressentis par les femmes. Une douleur qui prend forme à travers les souvenirs et les oublis. La femme chez Maïssa Bey est un être qui vit à travers la chair qui témoigne d'un passé souvent trouble.

Dans *Cette Fille Là*, Maïssa Bey expose véritablement le vécu douloureux et amer d'une frange qui constitue la femme algérienne dans un milieu socio-historique où le corps est toujours représentatif de son époque et de sa société.

A travers les récits d'un groupe de femme d'horizons différents et qui constituent un microcosme de la société algérienne, on découvre un réseau de sensations qui s'articulent autour du corps. Chaque récit raconté par Malika est une introspection et une intrusion dans la vie de ces femmes délaissées et abandonnées dans une maison de vieillesse.

Chacune d'elles porte en elle les stigmates physique et morale d'une vie qui n'en est plus une. Malika l'héroïne du récit est présentée par Maïssa Bey dès le début du récit comme une fille dont la croissance physique s'est arrêtée à treize ans. Malika décide à l'âge des premières règles qu'elle ne serait plus jamais une femme.

Maïssa Bey insiste sur l'incompréhension des médecins qui faisait de Malika *un cas clinique*. Le récit de *Cette Fille-Là* est un témoignage concernant la femme

algérienne dans ce qu'elle a de plus chère. C'est à dire la liberté de choisir comment vivre sa vie. Le mode de narration du roman donne la parole à plusieurs femmes dans le récit. Des voix plurielles, polyphoniques et des témoignages se suivent, se complètent, afin de donner une cohésion aux différents discours des femmes dans *Cette Fille-Là*.

4.3-Les femmes réduites au silence

Maïssa Bey écrit pour toutes les femmes qu'on a réduites au silence. Toutes celles qui n'ont pas pu exprimer leurs douleurs trouvent sous sa plume un espace propice à l'expression de leurs malaises. L'urgence selon Maïssa Bey, c'est de dire la parole. Cette parole que les femmes n'ont plus le droit d'avoir. Depuis l'indépendance, le discours masculin a toujours primé sur celui de la femme. Maïssa Bey, décrit dans ses récits cette aliénation qui place la femme dans une sphère faite de peur et de souffrance. La peur de subir des coups, d'être répudiée et de se retrouver dans la rue. Maïssa Bey, explique qu'il lui a fallu regarder en face toute la douleur sous laquelle vivait la femme algérienne pour pouvoir se libérer de la peur de dire l'indicible. Pour elle le plus important fut de ne pas plier sous le poids des mots. Les personnages de *Cette fille-là*, évoluent dans un milieu décrit par Maïssa Bey à travers trois substantifs « froid. Silence. Portes fermées. »³⁶ C'est des personnages abandonnés par la société ou sans aucune famille pour les prendre en charge. Ils sont condamnés à l'oubli. La colère et la violence de Malika sont en relation avec l'envie de briser le silence. Un silence imposé par le pouvoir de l'homme sur la femme. La femme est comme prisonnière de la *volonté* de l'homme qui lui dicte la voie à suivre. Sa destinée même semble être régie par des hommes souvent malintentionnés et improbables.

³⁶Maïssa Bey, *Cette fille-là*, Alger, L'Aube, 2001, p.14

En effet, le personnage de Malika « le fruit d'amours interdites »³⁷, est une fille aux yeux bleues et aux cheveux clairs, retrouvée par deux ivrognes abandonnée au bord de la plage. Différente de par son corps, elle va subir la violence de celui-là même qui l'a sauvé d'une mort certaine en l'adoptant malgré la réticence de sa femme. Un désir animal et violent nous offre un modèle de représentation qui caractérise la peur de l'autre chez les personnages féminins dans *Cette fille-là*.

« La peur de nouveau. La peur de l'autre de cet homme qui ne voulait pas être son père plus malfaisant que les Djinns dont elle a cru sentir le souffle tout proche. »³⁸

La violence de l'homme fait écho au désir d'avoir et de posséder le corps de la femme. Son apparence est terrifiante et terrible.

« Les images qui se bousculent violentes terribles terrifiante. Le visage grimaçant et enflammé de l'homme se penchant sur elle. Les mains posées sur ses épaules pour la clouer au sol la faire plier. Le poids de son corps trop proche tout contre elle. Son souffle brûlant. Ses yeux injectés de sang. La main plaquée sur sa bouche pour écraser le cri qui monte en elle. L'autre main qui s'insinue et la pression du genou plus dur qu'une pierre. La pression du genou entre ses jambes dénudées. La douleur »³⁹

Chez Maïssa Bey, La douleur de la femme suscite en elle la haine des hommes. Des hommes qui sont toujours en train de consolider leur position centrale au sein

³⁷Ibid., p.24

³⁸Ibid., p.46

³⁹Bey, Maïssa, *Cette fille-là* op.cit., p.47

de la société. Le père surtout est représenté comme étant celui qui détermine l'existence de sa fille avec des conséquences souvent dramatiques. C'est ainsi que Aïcha est victime d'un père incapable d'admettre sa naissance ; lui qui voulait avoir un enfant. Son père hésitant et refusant de dire son prénom à l'officier chargé pendant l'époque coloniale d'enregistrer les naissances, son patron la nomme à sa place. Elle portera un nom qu'elle n'a jamais accepté. Ce nom lui colle à la peau comme stigmate qu'elle voudrait s'en débarrasser. Son père n'a pas pu admettre la naissance d'une deuxième fille.

« Une deuxième fille. Il dit cela à voix basse en baissant la tête, comme s'il avait honte, comme on annoncerait un malheur, comme on évoquerait une malédiction. »

Aïcha est devenu Jeanne. Elle porte malgré elle un prénom chrétien qui est en contradiction avec ses croyances et son milieu socioculturel dans lequel elle vit. Prononcer son prénom est pour elle une douleur qu'elle n'arrive pas à calmer. Le personnage du père chez Maïssa Bey est un être déifié. Il n'a pas à justifier ses actions aussi irresponsables soient elle.

Dans *Au commencement était la mer* Nadia sous le joug de lois qui lui semblent absurdes et un personnage qui doit *toujours renoncé à dire* elle doit obéir sans faillir à sa mère et surtout à son frère. Un homme dur et sévère. C'est l'image du père qu'il véhicule tout au long du roman. son emprise est totale sur sa mère et surtout sa sœur. Il se croit investi d'un pouvoir surhumain qui lui donne le droit de disposer de sa sœur comme il veut. Nadia est un personnage condamné à vivre sous le regard inquisiteur de son frère qui la juge, jauge et finit par l'agresser physiquement. Le frère de Nadia est un personnage qui s'oppose à sa quête de liberté et d'épanouissement.

« L'ombre furtive de Djamel, son frère, protagoniste, ordinaire d'un écrasement ordinaire. Le froid de son regard, sa silhouette qui se faufile sans répit derrière elle, sa présence pesante, ce sont les premiers symptômes d'une société malade. »

Djamel est un obstacle et une barrière infranchissable, ses actions sont dictées par une idéologie réfractaire au progrès et à l'émancipation de la femme. C'est un opposant qui crée un déséquilibre dans le récit et provoque le désenchantement de Nadia.

5-L'absence du père

L'absence du père chez le personnage de Malika dans *Cette fille-là*, est plus problématique. Il n'est rien d'autre qu'un géniteur. Un être qu'elle n'arrive pas à imaginer et à définir véritablement. Pour elle c'est juste une image insaisissable et « la moitié la plus sombre »⁴⁰ en elle. La présence du père se définissant par son caractère hermétique et violent, n'en demeure pas moins un indice significatif de l'écriture et la représentation de l'autre chez Maïssa Bey. Une écriture qui se dévoile à travers le récit amer, sombre et tragique de Fatima. Ce personnage insouciant et innocent va se retrouver confronté à la colère vindicative d'un père croyant laver son déshonneur. Le mot désignant l'affiliation disparaît au profit d'un substantif qui dérouté le lecteur du récit. Cet homme n'est plus désigné comme le père de Fatima. Une distanciation s'opère entre le lien qui devrait exister entre père et fille au sein d'une famille. C'est un étranger qui devient un ennemi. Sa colère même est incompréhensible. La mère de Fatima soumise et faible ne peut prendre la défense de sa fille.

⁴⁰Bey, Maïssa, *Cette fille-là*, op.cit., p.129

« Les coups reçus en silence, la douleur des brûlures que l'application de l'onguent n'a pas apaisée, les regards chargés de haine et de violence, elle y pensera plus tard. Pour l'heure, elle ne se pose pas de questions. Elle cherche seulement l'issue. »⁴¹

La colère du père ne peut pas être contenue par la mère. Incapable de calmer son courroux. Le père est celui qui domine et qui décide. C'est celui qui a le droit de décider du sort des femmes autour de lui. La violence entre homme et femme est si intense qu'elle crée une atmosphère de haine indescriptible.

Maïssa Bey, à travers le récit de Fatima, explore cette partie sombre chez son personnage qui lui donne la force d'affronter cet homme sensé être son père. Grâce à l'aide de sa mère, elle trouve le moyen de s'enfuir. Cependant avant de partir loin de celui qui voudrait la tuer, elle l'affronte dans une scène ultime. Elle trouve enfin la force de lui résister et lui tenir tête. Celui qui est debout en face d'elle n'est plus le père protecteur et attentionné ; il est celui qu'elle doit vaincre pour continuer à vivre. Le visage sombre et agressif de son père debout dans la nuit prêt à la tuer, ne l'effraie plus.

« Elle ne ressent ni appréhension, ni peur. Un détachement étrange. Elle le fixe. Elle capte son regard enfin. Tout disparaît autour d'eux. Projetée hors d'elle-même, elle a l'impression que son père transpercé par son regard se réduit, que son corps s'amenuise, lentement, comme s'il était en train de se liquéfier, de se laisser

⁴¹Ibid., p. 118

absorber par ce regard, de commencer à se consumer. C'est cela, il fond sous ses yeux, sous la force de sa haine, de sa certitude à elle. »⁴²

Fatima, condense sa haine dans son regard afin d'affronter celui qui voulait sa mort. Elle réussit à retourner la violence contre celui-là même qui vient de l'engendrer. Celui-là même qui va sortir de sa vie tétanisé par cette haine pleine de dégoût qu'il n'arrive plus à supporter. La haine de Malika est plus profonde. Son père qu'elle n'a jamais connu fait l'objet d'un malaise qu'elle a du mal à catalyser et à oublier. Son père adoptif qui voulait la violer a accentué chez elle sa colère. Ces « ombres du passé »⁴³ sont si présents dans sa vie, qu'elle n'arrive plus à apprécier les plaisirs de la vie. Une douleur « plus profonde et plus visible qu'une entaille »⁴⁴ s'est installée en elle de manière irréversible.

Dans les romans de Maïssa Bey, la femme devient l'objet de la haine des autres. Nadia, dans *Au commencement était la mer*, affronte le regard des autres et surtout de son frère. Elle devient prisonnière d'une société agressive et hostile à toute tentative d'émancipation chez la femme.

« Avoir toujours à l'esprit ce qui se fait, ce qui ne se fait pas. Obéir à ceux qui veulent régir sa vie : son frère, sa mère et tous les autres. Vivre sous les regards qui jugent, qui jaugent, qui agressent, qui condamnent. Des blessures incessantes qui lui donnent parfois envie de se battre, mais la laissent surtout meurtrie et vulnérable. »

45

⁴² Bey, Maïssa, *Cette fille-là*, op.cit., p.126

⁴³ Ibid., p.134

⁴⁴ Ibid., p. 138

⁴⁵ Bey, Maïssa, *Au Commencement était la mer*, op.cit., p.14

Face aux personnages féminins, les personnages masculins ne manifestent qu'une envie sexuelle. La femme n'est qu'un corps fait pour assouvir les désirs et les besoins sexuels des hommes à l'image de Yamina, dans *Cette-fille là*.

« Le corps de son mari repose près du sien sur la couche à peine dérangée par des ébats très brefs. Assouvi, il dort la bouche ouverte. Comme à l'accoutumée, Yamina ne ressent aucune satisfaction. »⁴⁶

Les personnages masculins sont représentés à travers l'image du persécuteur avide de sexe. C'est ainsi que les personnages féminins sont des victimes, des séquestrées et des proies. Yamina *ressent dégoût et malaise* auprès d'un mari dominant et violent. Violence au niveau de l'acte et de la parole. « Un mari qui la regarde à peine pendant la journée, ne lui adresse jamais la parole autrement que pour lui donner des ordres et la réprimander si les repas ne sont pas prêts ou si elle tarde à répondre à ses appels. »⁴⁷ Les personnages représentés par Maïssa Bey naissent dans la violence. « Mémoire, histoire, souvenirs »⁴⁸ déterminent les rapports avec la cruauté des hommes ainsi qu'un milieu socioculturel réfractaire à l'épanouissement des femmes. C'est ainsi que la plupart des femmes victimes des abus des hommes finissent par se taire tout en essayant de ressusciter un souvenir ou un moment de béatitude passé. « Quitter cette existence qui n'était faite que de morceaux disparates que j'essayais en vain de rassembler pour qu'ils aient au moins l'air de tenir. Des pièces rapportées dont aucune ne parvenait à s'ajuster sur mon

⁴⁶Ibid., p.74

⁴⁷ Ibid., p.75

⁴⁸ Ibid., p.152

corps. Me dépouiller des apparences ». ⁴⁹Cette lamentation de Malika justifie la colère, la rage et la révolte qui sont en elle. L'expression *me dépouiller des apparences* coupé du reste de la phrase est incise de manière à être bien en évidence. Ses souvenirs lui permettent d'entretenir une joie qui demeure bloquée à l'intérieur d'elle.

Le souvenir chez les personnages féminins présentés par Maïssa Bey, contient toute la rage développée depuis l'enfance. La narratrice Malika nous explique ainsi l'importance des souvenirs pour elle et pour les autres femmes qui demeurent des « ombres prisonnières d'un passé forcément glorieux. » ⁵⁰Les souvenirs prennent une importance majeure pour la construction des personnages féminins et briser ainsi l'enfermement. Malika n'a jamais connu ses parents. C'est une *filles de rien. Fille de personne*. Elle est selon ses propres mots « l'héritière d'une histoire qu'elle doit sans cesse inventer. » ⁵¹Le personnage de Malika se construit à travers ses souvenirs pleins de rage, de haine et de douleurs. Son récit est entrepris dans le but de dire son aversion envers une société masculine. Pour la narratrice Malika, plus qu'un témoignage, son récit est celui du « reniement ». ⁵²Le personnage de Malika dans *cette fille-là*, se construit également autour d'une douleur amplifiée par ses souvenirs et ceux des locataires qui défilent chaque jour dans sa chambre. Elle essaye de comprendre et surtout de libérer les femmes du mutisme profond dans lequel elles vivent. C'est ainsi qu'elle nous raconte l'histoire de Aïcha voudrait récupérer son nom usurpé par la timidité de son père n'arrivait pas à dire devant son maître et l'agent français qu'il venait d'avoir encore une fille dès le jour où elle est devenue consciente de cette différence culturelle que comporte son nom, elle s'est

⁴⁹Bey, Maïssa, *Au Commencement était la mer*, op.cit., 194

⁵⁰ Ibid., p.134

⁵¹ Ibid., p.64

⁵² Ibid., p.64

mise à essayer de changer cela par tous les moyens c'est ainsi que Malika va devenir celle qui va la guérir de son refoulement et ses inhibitions.

Il s'agit donc pour la narratrice Malika d'exprimer le silence et libérer la voix. La parole et l'écoute font partie des procédés narratives récurrents chez Maïssa Bey.

Le Personnage de Malika dans *Cette fille-là*, cherche à travers la parole à dire sa rage et son dégoût du monde. L'écoute pour elle par contre est là pour dévoiler le silence des femmes et pour dénoncer les tabous et les principes arriérés et rigides qui régissent la société.

Ainsi pour la narratrice, la parole c'est l'expression de la violence qui peine à se manifester chez elle et dont elle n'arrive pas à s'en débarrasser. Il s'agit donc pour Malika d'exorciser et de canaliser sa haine envers la société et les hommes qui la gouvernent. Du fond de son âme des mots durs surgissent. « J'appartiens à la nuit et j'aiguise mon regard au rougeoiement des braises arrivées par mon souffle. »⁵³ Les souvenirs de Malika et les autres femmes du récit sont porteurs d'humiliation, d'insultes et surtout de coups. Ce qui dérange Malika, c'est surtout la résignation et la faiblesse des femmes qui endurent dans le silence « un ordre moral inaliénable »⁵⁴. Une sorte de renoncement à toute volonté de se battre ou du moins à remettre en question leur statut de femmes soumises.

Maïssa Bey reproduit les mêmes schémas avec les mêmes archétypes dans ces deux romans étudiés. Que ce soit Nadia ou Malika ainsi que toutes les femmes

⁵³ Bey, Maïssa, *Cette fille-là*, op.cit., 239

⁵⁴ Ibid., p.66

présentées dans ses récits, c'est la confrontation parole/oubli et homme/femme qui émergent à chaque fois.

Les personnages féminins chez Maïssa Bey, se caractérisent par l'envi de comprendre un passé qui les empêche de vivre sereinement le présent. Pour Malika

« inventer, imaginer la détresse, la souffrance ou au contraire cette force indomptable attisée par le désir de rompre les chaînes, d'aller au-delà d'une vie promise à d'autres contraintes, d'autres humiliations plus acceptables parce qu'inscrites dans sa destinée de femme. »⁵⁵

Le passé faisant souvent référence à la violence et à la souffrance des personnages féminins, la distance devient nécessaire pour pouvoir l'effacer. Nadia dans *Au commencement était la mer*, tombe amoureuse du jeune Karim. Elle croit trouver en lui une personne attentionnée et dévouée à elle. Le jour où elle tombe enceinte, elle croit qu'il sera là pour elle et que leur amour triomphera. Les souvenirs qu'ils ont partagés sont pour elle une assurance et une garantie de fidélité. Cependant, Karim ne veut et ne peut pas aller à l'encontre des désirs de ses parents. Il refuse d'assumer ses responsabilités et d'épouser Nadia. C'est à ce moment-là qu'elle voit « cet homme nouveau qui se découvre devant elle. »⁵⁶

Ultime violence de la part de celui qu'elle aime, il lui dit la volonté de ses parents de le voir se marier à *une fille de bonne famille*. « Il a parlé de code. Un code familial qu'il n'avait pas le droit – pas le courage ! – de transgresser. Des règles édictées par des hommes et des femmes qu'elle n'aura pas l'honneur de rencontrer,

⁵⁵ Ibid, p. 66

⁵⁶ Bey, Maïssa, *Au Commencement était la mer*, op.cit., p.94

elle vient de le comprendre. »⁵⁷ Karim vient de l'abandonnée et surtout renier les moments passés qui faisaient le bonheur de Nadia. Le corps de Nadia devient soudain son fardeau. Elle aurait aimé « lester son corps. »⁵⁸ Elle voit son monde s'écrouler autour d'elle. Pour la narratrice, la faiblesse de l'homme incapable d'assumer ses responsabilités, n'est qu'un artifice qui cache ses véritables intentions.

L'homme est reconnu comme avide de luxure et de plaisirs charnels. Dans les romans de Maïssa Bey, la présence de la femme n'est permise que par l'existence du personnage masculin. Elle ne peut ni fuir, ni contourner la confrontation, inévitable. Lorsque la femme manifeste sa volonté, la violence de l'homme ne se fait pas attendre. Toute la société s'érige contre les femmes en quête de liberté et d'émancipation. La mère de Nadia cependant n'a eu le courage de braver les interdits afin de pouvoir profiter de la vie. Ce n'était pas facile pour elle de montrer sa véritable personnalité et ses désirs réels. Elle ne pouvait pas vaincre à la fois ses préjugés et son appréhension. La mère de Nadia subit sans maugréer le regard d'une société qui guète ses moindres faits et gestes. Le narrateur nous présente la mère de Nadia comme un personnage qui peine à sortir dans la rue. Elle a passé toute sa vie sous traire aux regards des autres. A ne pas dévoiler la moindre mèche de cheveux, le moindre petit bout de jambe ou de bras. Elle ne pourra pas accepter une situation nouvelle qui risquer de l'exposer au grand jour.

Le sentiment de liberté entraîne nécessairement l'incompréhension et les réactions des désapprobatrices d'une société masculine. Le personnage de la mère se plait docilement aux interdits imposés par l'homme dominant à l'aise. C'est un personnage qui se déconstruit et accepte de se soumettre dans le roman *Au*

⁵⁷Bey, Maïssa, *Au Commencement était la mer*, op.cit., p.94

⁵⁸Ibid , p. 109

commencement était la mer. Le personnage de la mère et celui de Nadia sont définis par leurs réactions face au regard des autres. Montrer son corps ou du moins une partie de celui-ci n'est pas si facile que ça dans l'univers socioculturel créé par Maïssa Bey. Signe d'une résignation face aux menaces qui planent sur les femmes. L'habit traditionnel est devenu indispensable pour pouvoir partir dans la vie. Djamel, le frère de Nadia lui impose de porter le voile, c'est un phénomène qui s'est propagé dans la société de manière rapide, c'est ainsi que la liberté de Nadia s'est étioilée de manière contagieuse et rapide. La colère de Malika dans *Cette fille-là* est « un cri de rage »⁵⁹. Malika demeure une révoltée même dans l'asile dans lequel elle se trouve. Son envie de s'en sortir contraste avec la résignation des autres locatrices. Contrairement à ces femmes et « cette échantillon d'humanité déchue »⁶⁰, Malika commence son récit et sa quête. « C'est là, à l'écart des bruits de la ville, dans cette bâtisse où le hasard m'a jetée et qui elle aussi tient du vestige, que j'ai entrepris ma quête. »⁶¹ Dire le mal qui la range et la souffrance qui l'habite, lui permet de construire son histoire. La disposition des mots met en relief le dessein de la narratrice qui loin d'avoir un plan bien défini, se découvre et s'invente au fur et à mesure que son récit avance.

« Mystère. Inventions. Affabulations. Les invraisemblances ne me gênaient pas.

Construire, inventer mon histoire. »⁶²

La narratrice souligne bien l'importance des mots qu'elle utilise. Construire et inventer lui permettent surtout de créer un cadre propice à ses investigations. Dans les premiers chapitres, Malika commence par décrire les circonstances obscures de

⁵⁹ Bey, Maïssa, *Cette fille-là*, op.cit., p 86

⁶⁰ Ibid, p 16

⁶¹ Ibid, p.19

⁶² Ibid, p 24

sa naissance. Tout en disant sa passion pour la mer, elle nous raconte le hasard qui a conduit deux hommes ivres à découvrir en pleine nuit « une petite fille aux cheveux clairs, à la peau trop blanche, aux yeux d'un bleu plus changeant qu'une mer d'orage. »⁶³ Malika aime à dire le mystère qui entoure sa naissance et les différents scénarios possibles concernant ses géniteurs. Le récit de Malika est néanmoins parcouru par une violence qui se dévoile petit à petit. Tout d'abord la violence de son père adoptif qui voulait la violer. « la peur de l'autre de cet homme qui ne voulait plus être son père plus malfaisant que les djinns dont elle a cru sentir le souffle tout proche. »⁶⁴ Puis la violence sociale.

Une société représentée par une mère adoptive qui va tout faire pour se débarrasser de Malika. Pour sauver son mari de l'emprisonnement, elle va incriminer la petite fille. Dans le bureau de la psychologue et devant les deux agents, elle va user de malveillance pour condamner Malika. Cette dernière s'obstine dans un mutisme total. Elle ne fait aucun commentaire face à tous ceux autour d'elle qui croient que c'est une ingrate qui ne mérite pas l'affection d'une famille d'accueil. C'est ainsi qu'on décide de l'envoyer devant le juge pour enfants délinquants. Malika qui assiste impassible et imperturbable à cette confrontation, sent une délivrance lorsqu'on annonce sa séparation avec cette famille. Malika fait preuve de cynisme cruel face à sa situation d'enfant trouvé. « Je suis une enfant trouvée, une bâtarde et donc une fille du péché. Ce qu'il n'est même pas nécessaire de démontrer. »⁶⁵ La colère de Malika est inextinguible. C'est ainsi qu'elle doit se délaisser des sentiments d'amours et d'affections qui lient les enfants à leurs parents.

⁶³ Ibid, p26

⁶⁴ Ibid.,p.46

⁶⁵ Ibid.,p.55

L'image de ses parents est conflictuelle. Tout en inventant des histoires relatant son passé supposé, elle voudrait d'un geste effacé toute trace de son origine obscure. « Et le soir, seule dans mon lit, avant de m'endormir, j'inventais, au bord d'une mer balayée de reflets de lune, le visage de celle qui m'avait abandonnée et qui n'avait pas choisi mon prénom. »⁶⁶Dans les romans de Maïssa Bey le personnage masculin est celui qui va attiser la douleur de la femme après l'avoir subjugué. Nadia dans *Au commencement était la mer*, tombe amoureuse de Karim. C'était un jeune homme qui lui paraissait doux et fidèle dès leur première rencontre. « Il a posé la main sur son bras. Elle croit encore en sentir le contact. Au-dedans d'elle. Jamais quelqu'un ne l'a touché avec une telle douceur. Jamais elle ne s'est senti aussi précieuse, fragile. »⁶⁷Comme l'amour féminin ne représente chez Maïssa Bey que soumission, abandon de soi et humiliation dans la plupart des cas, Nadia n'échappe pas à la règle. Trahie puis abandonnée par celui qu'elle croyait vivre avec lui pour toujours, elle finit par découvrir la terrible vérité. C'était juste un désir sexuel à assouvir. Leur idylle n'était qu'une illusion orchestrée par un homme sans scrupule. Ce qui rendait la situation de Nadia plus difficile, c'est le fait de ne pas pouvoir raconter sa détresse même à sa mère. « Si seulement elle pouvait parler ! L'énorme poids de son chagrin se dissoudrait dans la douce chaleur de son cœur, si proche. Elle n'avait pas le droit d'être sourde et aveugle à cette détresse dont l'évidence crevait les yeux, ce n'était pas possible ! »⁶⁸

6-Le personnage de la mère

Le personnage de la mère est faible. Elle est incapable de se libérer de son mal-être. La mère est décrite dans les romans de Maïssa Bey comme un personnage dominé. Elle subit la suprématie de l'homme. Dans *Cette fille-là*, la mère de Fatima s'oppose à la violence du père. Elle empêche son mari d'assassiner leur fille. Avant de s'enfuir et de partir loin de la colère de son mari, elle subit en silence les coups et

⁶⁶ Bey, Maïssa, *Cette fille-là*, op.cit., p. 28

⁶⁷ Bey, Maïssa, *Au commencement était la mer*, op.cit., p.57

⁶⁸ Bey, Maïssa, *Cette fille-là*, op.cit., p.100

la douleur des brûlures. C'est Fatima qui nous raconte la scène où sa mère subit la fureur de son père. « Rien d'autre qu'un gémissement. Une plainte très brève, aussitôt happée par le poids d'un silence chargé d'une telle densité de peur et de violence qu'immédiatement elle en perçoit les échos. »⁶⁹ Ce personnage de mère ne choisit pas la confrontation et préfère sauver sa fille au risque d'être répudié. La mère joue le rôle de protectrice dans le récit de Fatima. Elle prend la place du père comme chef de la famille dans la mesure où il devient l'ennemi. Quitte à abandonner ses deux garçons, elle va essayer de fuir avec ses deux filles la nuit venue. « Elle n'a pas préparé sa fuite, elle n'emportera rien avec elle. Elle sait seulement qu'elle doit s'en aller, très vite, et que pour sauver sa fille, elle doit abandonner deux de ses enfants, ses fils. »⁷⁰ *Franchir le pas* symbolise pour la mère la volonté de triompher de cette coutume qui permet au père de *laver son honneur* en tuant sa fille. Elle choisit d'affronter la violence du père par une autre violence. Le personnage de la mère se construit à l'encontre de la volonté de son mari. Elle aide sa fille à se sauver de la vengeance de son père. Elle se dresse entre lui et elle afin de la protéger. Et ultime *affront*, elle prend la parole pour le maudire.

« Va ! Va ! Tu reviendras. Je le sais. Ils ne peuvent pas nous séparer. Personne ne peut nous séparer. Tu reviendras. Va, Dieu lui fera payer un jour tout ce mal ! »⁷¹

7-Myriade de femmes autour de Malika

7.1-Mbraka

⁶⁹ Ibid, p.109

⁷⁰ Ibid., p.118

⁷¹ Bey, Maïssa, *Cette fille-là, op.cit.*, 125

Chez Maïssa Bey, l'écriture est perçue à travers le corps de la femme. C'est dans le corps que sont contenue toute la hargne et la douleur. Que ce soit Nadia, Malika où les autres femmes citées dans les deux romans, la violence est omniprésente. La violence de l'écriture se retrouve à travers la relation homme/femme. Les deux entretiennent une agressivité dont le champ de bataille est le corps. Cette confrontation de dominant /dominée engendre un état de mal-être chez la femme. La femme dans les récits de Maïssa Bey subit la violence sans parvenir à la renvoyer complètement. Mbarka, dans *Cette fille-là* va devoir faire face à un autre genre de violence. Celle de l'oubli et de l'abandon. Elle est la seule femme noire parmi les locataires de l'asile. Le récit de Mbarka, débute au moment où elle décide de quitter son pays pour suivre un homme. « Un jour, elle a tout quitté pour retrouver la terre de ses ancêtres. Parce qu'elle a rencontré un homme venu d'ailleurs, pareil à elle, un homme de sa race. »⁷²Lorsque Mbarka évoque son voyage et ses péripéties, les mots deviennent hachés, décousus et incohérents. Malika qui l'écoute tente de retranscrire ses mots afin de démêler « le désordre de sa mémoire. »⁷³Mbarka n'arrive pas à comprendre sa douleur et comment elle s'est retrouvée dans cet asile de femmes délaissées. Malika sent que la parole de Mbarka est une lamentation et une douleur intérieure qu'elle n'arrive pas à s'en débarrasser.

« Propos rapides, décousus, heurtés, comme si elle voulait que je la suive sans poser de questions, que je refasse avec elle le parcours chaotique de sa vie, et peut-être que je l'aide à comprendre les raisons de son naufrage, ce qui l'avait menée là, dans cet hospice où, réfugiée dans une solitude obstinée, elle attendait un autre départ. »⁷⁴

⁷² Ibid., p.160

⁷³ Ibid., p.161

⁷⁴ Ibid., p.165

Elle a suivi jusqu'à Niamey Aïssa, celui qui va devenir son mari. Il paraissait bon et bien attentionné. C'était un auxiliaire militaire qui lui a appris à parler la langue française. Il l'a emmené avec lui en France et en Espagne. Chez Maïssa Bey, les personnages qui subissent la violence et la douleur éprouvent le besoin de se remémorer leur passé. Malika raconte la nuit où Mbarka décide de partir. La scène se passe la nuit et l'émotion n'est pas perceptible à cause de l'obscurité. « Avant de sortir, elle a embrassé Fatima, sa petite sœur. Toute petite encore. Elle ne s'est même pas réveillée. Sa mère l'a retenue un instant contre elle. Elle l'a rassurée d'un geste, a esquissé un sourire inutile dans la pénombre avant de refermer la porte. »⁷⁵ Le personnage de Mbarka se remémore ce moment de séparation comme un instant de douleur. Les mots employés pour exprimer cette tension dans le récit sont significatifs de l'écriture de Maïssa Bey. La mère serrée à Mbarka avant son départ. La chaleur et l'odeur renvoient au corps de la mère où les souvenirs resurgissent malgré l'éloignement dans le temps.

« Mbarka a laissé loin derrière elle une jeune fille dont la silhouette menue s'enfonce irrésistiblement dans les replis des sables qui la séparent de son passé. »⁷⁶

La métaphore transforme le sable en muraille qui sépare Mbarka de son passé et de sa vie antérieure. L'envie de vivre une vie heureuse auprès de celui qui l'a emmené loin de chez elle se transforme soudain en un cauchemar. Une autre femme a pris sa place auprès de son mari. Tombée malade et fiévreuse pendant trop longtemps. Son mari semble subjugué par Hawa. Une belle et jeune femme qui « ne fait pas de mystère de l'attrait qu'exercent sur elle les hommes. »⁷⁷ Le désir d'avoir cette femme rend son mari violent au point d'espérer sa mort.

⁷⁵ Ibid., p.166

⁷⁶ Bey, Maïssa, *Cette fille-là*, op.cit., 176

⁷⁷ Ibid., p. 183

La déchéance de Mbarka s'accélère lorsque son mari lui montre enfin son vrai visage. « Le visage penché sur elle n'est pas celui d'un homme. C'est un visage aux mâchoires démesurément saillantes, avec une bouche ouverte sur une denture impressionnante. Un visage monstrueux, avec en son milieu une protubérance qui se termine par deux énormes narines. Des yeux exorbités et rouges sont fixés sur elle. Les joues sont recouvertes d'un poil ras et brun, d'apparence soyeuse. Le visage d'elle, elle sent une haleine fétide. Elle se met à hurler. Ces traits sont ceux d'un animal. Ce visage, c'est celui d'Aïssa, son mari. »⁷⁸ Sa souffrance est totale. Elle est submergée par cette haine qui la pénètre profondément.

Le visage de son mari est décrit de manière à montrer la haine et la volonté de faire mal. Il se délaisse de son humanité pour montrer ses véritables desseins. Mbarka qu'il a séduit auparavant devient un fardeau dont il voudrait s'en débarrasser. Consciente de l'impossibilité de continuer sa vie auprès de son mari. Elle décide de retourner auprès de sa mère. C'est en se réveillant au matin, qu'elle a pris conscience de l'urgence d'entreprendre son voyage vers les siens. « Elle se réveille courbatue, comme après un grand effort. Mais la sensation curieuse d'être de retour après un long voyage, d'avoir retrouvé sa place, de recouvrer des sensations abolies depuis longtemps. La conscience de son corps d'abord. Puis la douceur de la lumière qui baigne la chambre et ne blesse plus ses yeux. Elle passe les mains sur ses seins, sur son ventre, en éprouve au toucher la chaleur, la vie. »⁷⁹ La vue de son mari endormi dans les bras d'une autre femme ne lui cause plus de peine. En paix avec soi-même, elle ne cherche qu'à partir. « Elle va réveiller Aïssa couché dans la chambre voisine. Le visage détendu, lisse, pareil à celui qu'elle a aimé, il est endormi. Hawa est encore dans ses bras. Elle n'ouvre les yeux

⁷⁸ Ibid., p. 188

⁷⁹ Ibid., p. 190

que lorsque Mbarka referme la porte sur eux. » Chez Maïssa Bey, les femmes subissent le rejet. Un rejet imposé par le mari, le frère et toute la société.

8-L'épreuve de l'avortement

L'écriture romanesque chez Maïssa Bey, révèle la femme à travers la description de la solitude et de l'abandon. Nadia dans *Au commencement était la mer*, est seule confronté à l'épreuve de l'avortement. La solitude est accentuée par l'espace choisi par la romancière. Une chambre au milieu d'une mère suspicieuse et inquiète sans oublier un frère fanatique qui guette ses moindres gestes. « Elle regagne sa chambre. Ferme la porte. Elle est seule. Absolument. Définitivement. »⁸⁰ L'emploi des adverbes d'affirmation par l'écrivaine vient pour montrer la douleur et la détresse de Nadia. Une douleur qui va s'accroître au point de devenir insupportable. « Endolorie de peine, de haine et de souffrance. Un besoin presque irrésistible de fermer les yeux, là, de se laisser couler »⁸¹. Elle subit en silence la douleur qui déchire ses entrailles.

Maïssa Bey décrit l'avortement comme une énième douleur que Nadia doit subir seule. Une douleur où son corps devient son fardeau.

« Il faut maintenant qu'elle se lève, qu'elle essaye de se traîner jusqu'aux toilettes. Pas un bruit dans la maison. Aux aguets, elle tend l'oreille. Personne. D'un geste hésitant, elle ouvre la porte. Elle a aux pieds des boulets. Lourds. Si lourds... impossible de réprimer ce claquement de dents qui semble raisonner dans toute la

⁸⁰Bey, Maïssa, *Au Commencement était la mer*, op.cit., p.101

⁸¹ Ibid., p.120

maison. Traverser le couloir, rentrer, fermer la porte derrière elle. Et puis regarder, le cœur au bord des lèvres, ces flots de sang qui s'écoulent d'elle. »⁸²

Maïssa Bey insiste sur la sensation de lourdeur et de pesanteur qu'elle met en exergue dans ces récits. Le mot Lourds qu'elle emploie à deux reprises dans ce passage, vise à souligner l'importance du mal être vécu par Nadia. En effet, la douleur est si intense qu'elle semble étouffer Nadia. « Et puis, de nouveau, la douleur. Si violente qu'elle remonte à ses lèvres en un gémissement qu'elle essaye en vain d'étouffer. Intolérable. Elle s'agrippe aux draps et sous ses yeux fermés éclatent mille éclairs aussi fulgurants que les pointes qui traversent son corps. »⁸³ Nadia n'hésite pas à étouffer ses cris pour dissimuler à l'attention des autres. De sa mère et son frère Djamel surtout. L'avortement est une étape d'autodestruction pour pouvoir *renaitre* et affronter les autres. Elle parvient ainsi à vivre dans sa solitude et à attendre la délivrance.

9-La révolte de Malika

Dans *Cette fille-là*, Malika affronte la douleur à travers la révolte. Sa révolte à elle. Elle commence son récit par le refus d'être femme. Sa féminité la dérange et elle ne l'accepte pas. Ne pas ressembler aux autres a accentué ce désir. L'absence de parents, son origine inconnue et l'abandon concourent à créer en elle le sentiment d'être une étrangère. Malika entame son récit sous le signe du refus. Refus de l'autre surtout. Contre tous ceux qui ont essayé de la cataloguer comme « un cas ». ⁸⁴ Cependant la narratrice n'évoque pas immédiatement la haine qu'elle ressent et cette violence qui l'habite. Elle commence par un constat formulé par des médecins. Elle se définit comme un cas fort intéressant pour la recherche médicale. « J'étais un cas. Intéressant pour la recherche médicale, fort intéressant disaient-ils

⁸² Ibid., p. 121

⁸³ Bey, Maïssa, *Au Commencement était la mer*, op.cit., p. 120

⁸⁴ Bey, Maïssa, *Cette fille-là*, op.cit., p. 11

en se caressant la barbe. »⁸⁵La narratrice Malika, insiste sur l'absence d'antécédents familiaux et surtout sur le X qui la suit partout, inscrit dans ses dossiers administratifs et médicaux. Ce qui caractérise Malika également, c'est les silences et les mensonges qu'elle affectionne afin de se défendre des autres. « À mon tour j'accumulais les mensonges, les fausses pistes. »⁸⁶

À l'image des personnages de Maïssa Bey dans la plupart de ses romans, la douleur de Malika la pousse à la révolte. Une révolte contre elle-même. Pour se faire, Malika l'annonce dès le début de son récit. « Que nul ne voie ici une tentative de s'accrocher à l'espoir d'une possible réconciliation avec les humains et avec moi-même. »⁸⁷Une révolte alimentée par une société masculine réfractaire au changement. Une sémantique de l'exclusion exprime ainsi le regard de l'autre sur les femmes. « La patiente refuse de coopérer », « je serais jamais comme les autres », « anomalie génétique »⁸⁸. Tout au long de son récit, Malika exprime sa rage d'être au monde. Elle refuse d'appartenir à cette société qu'elle n'accepte pas. Les tabous, les principes arriérés et rigides conduisent inéluctablement vers les mensonges, la fourberie et la violence. Chez Maïssa Bey, il s'agit tout d'abord d'un questionnement sur le rôle de la femme dans la société moderne. Malika dans *cette fille-là*, se demande si la femme n'est utile que lorsqu'elle engendre un enfant. La société masculine dans laquelle elle vit voit d'un mauvais œil si une femme n'est pas vierge. L'image du corps domine le récit et caractérise l'image de Malika. Nadia est à chaque étape de sa vie obligée de suivre les règles imposées par la société.

⁸⁵ Bey, Maïssa, *Cette fille-là*, op.cit., p. 11

⁸⁶ Ibid., p. 12

⁸⁷ Ibid., p. 9

⁸⁸ Ibid., p.12

Les relations entre mère et filles sont dans les romans de Maïssa Bey construites sur un modèle de dominant/dominé. Les deux personnages entretiennent des relations conflictuelles à travers l'incompréhension de l'autre et surtout le rejet. C'est ainsi que l'idée de perte de repères conduit les personnages à s'affronter. Nadia et sa mère reproduisent ainsi le même schéma. « Dans quelques instants, sa mère se lèvera, ouvrira la porte de sa chambre et s'étonnera de la trouver si tôt réveillée. Elle aussi posera des questions. Tout ce qui déroge aux habitudes devient vite suspect ici. Sa mère a besoin de repères pour baliser sa vie. »⁸⁹Le personnage de la mère inflige les mêmes brimades subies par son défunt mari et son fils Djamel à sa fille Nadia. Cherchant par cette attitude à prendre la place du dominant dans une tentative d'atténuer sa propre douleur. A l'image du personnage de Nadia, son mal être ne la quitte pas.

10-Résister pour survivre

A l'image de Nadia, les personnages féminins chez Maïssa Bey souffrent de l'impossibilité de fuir vers un monde meilleur. Elles essayent à travers des gestes souvent anodins de résister afin d'éviter la destruction. « Les gestes quotidiens, les gestes faits sans y penser quand tout autour de soi s'écroule, les gestes de la vie ordinaire, codifiée, étale et tranquille. Ces gestes sauvent de l'enlèvement. Ils tirent d'un courant trop fort quand celui-ci pourrait tout emporter. »⁹⁰C'est ainsi que la solitude s'installe dans la vie de Nadia. Elle devient source de souffrance et d'égarement ainsi qu'une perte de repères. Les perspectives d'avenir s'étiolent et disparaissent ainsi. « Se lever le matin, le cœur vide, les yeux lourds d'un sommeil qui s'est dérobé. Ouvrir les yeux sur les objets autour de soi qui gisent dans le silence d'une réalité encore sombre. »⁹¹S'isoler loin du regard des autres devient le

⁸⁹ Bey, Maïssa, *Au commencement était la mer*, op.cit., p.14

⁹⁰ Ibid., p. 131

⁹¹ Ibid., p. 131

seul moyen d'oublier la violence, les cris et la colère des autres. La solitude de Nadia découle d'un désastre occasionné par l'attitude de son frère et de sa mère et une société réfractaire à toute tentative de dialogue. Nadia ne peut même pas saluer ses anciens camarades d'école qu'elle croise près de sa maison. « Au seuil de l'immeuble, un groupes de jeunes gens s'écarte pour la laisser passer. En silence. Elle reconnaît Djamel qui détourne la tête pendant qu'elle avance. Le silence l'accompagne jusqu'au haut des marches. Un silence lourd, plein d'une hostilité presque palpable. »⁹²Nadia est un personnage qui s'est construit dans la douleur et le rejet. C'est seulement sa condition de femme qui entraîne la critique et la condamnation des autres. Djamel son frère voit en elle le mal à combattre. Elle est selon lui la source des malheurs qui sévissent au sein de la société. C'est ainsi qu'il lui impose le port du voile. Une sorte de *cadeau* que sa mère lui offre afin de l'isoler encore plus loin du regard des autres. « Noir et blanc. Noire la longue djellaba posée sur son lit, blanc le foulard qu'elle porte aujourd'hui. Un cadeau de ton frère, avait dit sa mère. Elle en bafouillait. N'avait même pas eu le temps de lever les bras lorsque Nadia l'avait jeté sur elle, le cadeau. Geste brutal. Irrépressible. »⁹³La fiction reprend ici l'idée psychanalytique voulant que l'isolement soit un mécanisme de défense qui consiste à isoler une idée ou un comportement. Djamel tente de cacher sa sœur du regard des autres et l'enfermer ainsi loin de la société. Par contre pour Nadia l'isolement témoigne d'une séparation, d'un manque et aussi une absence. L'absence de son père et la démission de sa mère font qu'elle n'arrive plus à nouer des liens avec son entourage. Sa maison devient un lieu d'angoisse qu'elle voudrait fuir. C'est ainsi qu'elle décide d'aller rejoindre son grand-père dans son village natal. Le personnage de Nadia ne se conforme pas aux modèles résignés et soumis des autres personnages du récit. En tant que femme émancipée, Nadia se voit suspectée de s'être écartée du droit chemin, celui imposé par ceux qui veulent restreindre la femme au seul rôle de femme au foyer. Dès lors, Nadia se situe hors des traditions

⁹² Bey, Maïssa, *Au commencement était la mer*, op.cit., p. 135

⁹³ Ibid., p.140

et hors de la volonté de ceux qui régissent la société. La solitude et l'isolement de Nadia sont causés par la volonté de l'homme qui tente de décider de son avenir et de son mode de vie.

10.1-La solitude et l'angoisse

La solitude chez Nadia est intimement liée à l'espace dans lequel elle vit. Vers la fin du roman, elle est comme happée dans ses réminiscences d'enfance. Son passée devient sa seule consolation et ses seuls moments de bonheur. « Elle erre au-delà des murs de sa chambre. Dans son enfance surtout. Chaque jour elle s'enfonce à l'intérieur d'elle-même, un peu plus. Sur les décombres de sa vie. »⁹⁴ Cette fuite vers l'avant est la conséquence directe de l'absence d'amour dans la vie de Nadia. Le personnage de Nadia vit dans le désespoir. Elle ne trouve aucune affection auprès de sa mère. Elle est abandonnée et rejetée par celui qu'elle aime Karim. Sa vie semble ne plus avoir de sens. « Elle ouvre la fenêtre et regarde longtemps le ciel criblé d'étoiles, immensité sombre, insondable, immuable, sans y trouver l'écho de sa désespérance. Et ses désirs et ses rêves ne sont que des mots dans les livres, des mots dans sa tête. »⁹⁵ Nadia cherche à retrouver les moments de béatitude et de joie de son enfance. En s'enfermant dans sa chambre, elle ne cesse de se remémorer sa maison d'enfance. La détresse qui la submerge disparaît lorsqu'elle décide d'aller à la rencontre de son grand-père. Le personnage de Nadia se construit à travers l'idée que le retour aux sources lui permettra de retrouver l'affection qui lui manque. C'est ainsi qu'en plus de l'abandon maternel et fraternel, elle va retrouver son grand-père décédé. Un ultime abandon qu'elle doit affronter seule.

⁹⁴ Ibid., p.138

⁹⁵ Bey, Maïssa, *Au commencement était la mer*, op.cit., p. 51

Dans *Cette fille-là*, le personnage de Malika vit la solitude à travers une origine inconnue et des parents toujours absents durant sa vie. Ses parents adoptifs ont accentué ce sentiment à travers une mère qui n'arrête pas de l'insulter et un père qui a tenté de la violer. La solitude de Malika est d'autant plus acerbe qu'elle ne tente plus de la dépasser. « Je n'ai derrière moi que du néant. *De sombres abîmes* où je me perds. Pas de branches à laquelle me raccrocher. »⁹⁶

Malika exprime sa solitude à travers son statut de *marginale* qu'elle exprime au début du récit. Sa solitude est comme un stigmate qu'elle voudrait s'en débarrasser sans jamais pouvoir le faire. Contrairement à Nadia qui voulait retrouver ses moments de joies durant son enfance, Malika souhaite effacer tout souvenir de cette période de sa vie. « Longtemps j'ai cru pouvoir, d'un trait de colère, effacer mon enfance. »⁹⁷ L'arrivée du personnage de Malika dans l'asile où elle est retenue entraîne à nouveau le sentiment de rage de la narratrice. C'est ainsi qu'à travers le récit de Yamina, la prostituée calomniée par les autres locataires que la narratrice Malika va nous dire les attaques qu'elle a dû subir dès son arrivée dans cet asile. « Moi aussi j'ai connu cela lorsque je suis arrivée ici. Les mêmes insinuations. Les mêmes regards soupçonneux. La même curiosité fielleuse. Les questions auxquelles je répondais par des silences, parfois par des insultes, pour leur montrer que j'étais capable de la même violence. En effet, la narratrice Malika justifie sa solitude comme une réaction logique aux attaques subies.

Le personnage de Malika est d'autant plus significatif qu'elle semble apprivoiser sa solitude. Cette aptitude à maîtriser sa solitude est explicité amplement par Jean-Michel Quinodoz dans son essai psychanalytique *La solitude apprivoisée* paru en 2010. Selon lui « le sentiment de solitude vécu par certaines personnes comme un

⁹⁶ Bey, Maïssa, *Cette fille-là*, op.cit., p. 64

⁹⁷ Ibid., p. 43

effondrement peut changer de qualité et être apprivoisé. »⁹⁸C'est ainsi que Malika va finir par comparer l'asile où elle est retenue à un lieu de désolation et d'abandon. Un endroit où chaque personnage s'accroche à la vie comme il peut. « C'est là, dans ce mouvoir parcouru d'ombres d'êtres dans un état de décrépitude et d'hébétude indescriptibles, tendus cependant dans le seul désir de tenir encore, malgré tout, de s'accrocher à la chaleur des moindres rayons de soleil que, seuls ou en groupe, dans l'écoulement d'heures et de jours exactement semblables, ils traquent dans les moindres recoins du parc, comme si ces rayons de lumière pouvaient attiser les derniers souffles et animer le tout petit morceau de vie qui reste en eux, qui ne veut pas s'éteindre, ce petit bout de braise qui s'acharne encore et semble rougeoier dans l'éclat vague de leurs yeux où passe de temps à autre, subreptice mais bien visible, l'ombre de la mort, sentinelle aux aguets et qui patiemment attend son heure, c'est là, à l'écart des bruits de la ville, dans cette bâtisse où le hasard m'a jetée et qui elle aussi tient du vestige, que j'ai entrepris ma quête. »⁹⁹

L'originalité de cette phrase tient essentiellement dans l'écriture de Maïssa Bey. Une phrase longue avec un vocabulaire et une musicalité qui accroche le lecteur. Une suite de descriptions qui poussent à mieux comprendre l'état des lieux et des personnes. C'est ainsi que le substantif *quête* placé à la fin de la phrase annonce le projet de Malika de vouloir dépasser sa solitude. Cet état se confirme puisque Malika va entreprendre la difficile entreprise de s'introduire dans l'intimité des autres locatrices. Elle va essayer de comprendre la solitude des autres afin de mieux comprendre la mal qui la range.

⁹⁸Quinodoz, Jean-Michel, Avant-propos de *La solitude apprivoisée L'angoisse de séparation en psychanalyse*, Paris, PUF, 2010

⁹⁹Bey, Maïssa, *Cette fille-là*, op.cit., p. 19

Le jour où elle est enfermée dans l'asile, le personnage de Malika comprend l'ampleur de sa solitude. « avant de sortir, de retrouver le monde des vivants, vous êtes priés de prendre simplement le temps d'un regard ou d'une histoire pour traverser la solitude de ces hommes et de ces femmes venus échouer là au bout d'un parcours dont eux seuls connaissent les méandres. »¹⁰⁰ Dès le début de son récit Malika est comme prisonnière de son passé. Elle est consciente du fait qu'elle ne pourra plus jamais trouver ses véritables parents. Son seul souci, c'est de ne plus être calomniée par les autres. Ceux qui ne peuvent pas admettre son statut de *victime*.

Cette déchirure avec son origine lui cause des difficultés d'ordre relationnelles. Elle peine à communiquer avec ceux qui se disent *normaux*. C'est ainsi que la rencontre avec les locataires de l'asile, va la libérer et lui permettre de chercher à comprendre le monde qui l'entoure. C'est cette introspection dans l'esprit de ceux qui sont condamnés par la société comme elle, qui va lui permettre de trouver quelques éléments de réponse. Malika, passe ses journées à écrire la vie de celle qu'elle côtoie. Elle entame une quête mêlée de joies et de détresses. **Chaque récit narré par Malika** débute comme un conte de fée, mais rattrapées par une dure réalité sociale. Chaque personnage sombre dans la déchéance.

L'abandon et le rejet dont souffre Malika et ressentis depuis l'enfance entraîne une envie de comprendre l'autre. Les relations homme/femme sont au centre de l'intrigue développée par Maïssa Bey dans ces romans d'étude. Aussi, les personnages féminins évoluent dans une société qui porte un regard négatif sur le corps et ses attraits. La femme se distingue par son physique et la convoitise qu'elle suscite chez l'homme. Yamina, dans *Cette fille-là* est un personnage que la narratrice Malika décrit comme étant rouée et naïve. Elle est donc sujette encore

¹⁰⁰ Ibid., p. 17

plus aux attaques des autres locataires. « À leurs yeux, tout en elle porte la trace d'un passé inavouable, propre à exciter les médisances les plus justifiables. Par l'odeur du vice alléchées, elles ont réussi à la circonvenir, à soutirer des confidences immédiatement rapportées, chuchotées, commentées, avec l'ineffable sensation de retrouver dans la déchéance de l'autre, l'occasion de mesurer combien elles avaient été, combien elles sont encore respectables malgré tout. »¹⁰¹

10.2-Le corps souffrant

Chez Maïssa Bey, la douleur est souvent perceptible dès les premières lignes du récit.

Le corps chez Maïssa Bey est le terrain où se définissent les rapports de force qui définissent le quotidien des femmes confrontées aux hommes. L'homme est l'agent responsable des tourments des femmes. C'est à travers les normes et les règles socioculturelles qu'il déploie sa force et exhibe ses désirs de dominance. Dans la confrontation entre les deux sexes, le corps-homme est toujours dominant, tandis que le corps-femme est subit la violence. La soumission des femmes dans les récits de Maïssa Bey est symptomatique d'une résignation imposée et non voulue. Le corps devient ainsi le milieu où s'inscrivent les aspirations bridées des femmes.

Dans *Au commencement était la mer*, le personnage de Nadia est la représentation de la souffrance corporelle et psychique. La violence ponctue sa journée et l'empêche de s'émanciper. Le corps de Nadia devient un espace de douleur et de persécution. Elle est victime des attributs corporels qu'elle porte en elle. Les rapports de force qui existent entre homme et femme, sont le résultat d'un système social basé sur la suprématie du sexe masculin. Les désirs et les envies des hommes prévalent sur le bonheur des femmes.

¹⁰¹ Bey, Maïssa, *Cette fille-là*, op.cit., p. 70

Le corps des femmes dans les récits de Maïssa Bey est chosifié. La réification qu'il subit est palpable dans le discours des hommes. La femme doit être destinée à servir son mari.

Le corps devient le lieu de prédilection où s'affronte les différentes conceptions de la féminité. La femme et son corps font l'objet de plusieurs interprétations morales et religieuses. Dans une société en perte de repères et de valeurs propres, le corps est souvent défini selon l'usage esthétique ou même philosophique qu'on lui confère. De ce fait, il semblerait que le travail d'investigation sur la symbolique du corps, doit impérativement circonscrire les limites de sa nature transversale.

Lorsqu'on aborde la question de l'analyse du corps dans le domaine de la littérature, on doit prendre en considération la pléthore de théoriciens et d'approches qui tentent d'explicitier le corps comme objet romanesque.

Il faudrait savoir que le corps en littérature s'est souvent défini par rapport à une organicité romanesque. Les personnages décrits par Honoré de Balzac font office de référence en la matière. Le personnage est décortiqué selon sa corporéité. Il est défini selon sa corpulence et ses attributs physique qui déterminent souvent ses actions. L'analyste est dans l'obligation dans ce cas-là d'adopter une approche organique afin de définir chaque personnage. Le corps est également défini selon une abstraction de sa corporéité. C'est à travers ses qualités et ses attributs que le personnage prend consistance.

La simplicité d'une définition univoque du corps s'étirole rapidement si on essaye de délimiter les frontières des deux approches. C'est ainsi que le corps en tant que signe nous offre la possibilité de mesurer la multitude d'usage qu'en fait l'écrivain dans le récit. Il devient de par sa nature, porteur d'un énorme potentiel de référentialité.

Le corps dans le récit est porteur de multiples questions. Il faudrait afin de mieux l'appréhender, comprendre le sens caché derrière ce qui est larvé. C'est ainsi qu'il faudrait comprendre le contexte socio-culturel auquel se réfère le corps dans le roman. Le corps dans le récit est porteur d'une conception particulière chez l'écrivain, ou comme dans notre cas de l'écrivaine.

Au sein de la littérature féminine maghrébine, dire le corps c'est dévoiler le malaise et les angoisses des femmes. C'est l'espace par excellence des revendications et des contestations des femmes. C'est à partir des années 90 et suite à l'enlèvement du pays dans la violence, que le corps de la femme est devenu *le champ de bataille* des femmes et des hommes. Le discours religieux qui interdisait aux femmes le libre usage de leurs corps a créé chez des écrivaines comme Maïssa Bey, une volonté de défendre les femmes. Une défense axée essentiellement sur la liberté des femmes de disposer de leurs corps. L'émergence de ce nouveau genre de discours contestataire a été au centre de l'écriture de Maïssa Bey.

C'est ainsi qu'il faudrait revoir lors de cette première partie de notre mémoire l'emploi et la fonction du corps chez notre écrivaine à travers nos deux romans d'étude *Au commencement était la mer* et *Cette fille-là*. Le corps dans ces deux romans d'étude est l'expression des différents aspects d'une douleur physique et d'un emprisonnement intérieur dont sont victimes les femmes dans le récit.

Les années 90 furent le théâtre d'atrocités et de massacres qui ont marqué les esprits de ceux qui les ont vécus. Cependant, pour une grande partie des femmes, c'est au travers de leurs corps qu'elles ont ressenties cette souffrance et cette peur. C'est dans ce contexte conflictuel et enclin à la violence et au barbarisme, que Maïssa Bey a décidé de dire ce qu'elle a ressenti et à exprimer ainsi son malaise en tant qu'écrivaine mais surtout en tant que femme. La voix de l'écrivaine devient celle de toutes les femmes condamnées au silence. Les années 90 ont été marquées par des liquidations sommaires et des viols conférés contre des femmes livrées à elles-mêmes. C'est dans ce milieu chaotique et empreint de violence extrême, que les limites qui déterminent le champ d'action des femmes se sont resserrées de manière alarmante.

La femme n'avait plus le droit de sortir librement de la maison familiale. C'est ainsi qu'on constate que la double difficulté à laquelle était confronté Maïssa Bey fut sa prise de parole en tant que femme ainsi que sa thématique centrale qui consistait en le droit des femmes de disposer de leurs corps. Afin d'avoir une certaine liberté d'écriture, notre écrivaine a dû choisir également un nom d'emprunt pour se protéger et protéger aussi les siens. C'est dans ce contexte de tensions que notre écrivaine va choisir le corps des femmes comme socle commun qui sous-tend l'ensemble de ses écrits. C'est à travers cet espace de conflit qu'elle va tenter une représentation socio-culturelle et historique du corps.

Maïssa Bey a réussi à travers ses écrits la représentation du malaise qui rangeait les femmes durant les années 90 et ses conséquences durant la décennie suivante. L'écriture de notre écrivaine est plus qu'un témoignage sur les atrocités commises sur les femmes ; c'est surtout une vision particulière sur leur vécu.

Maïssa Bey essaye à travers ses écrits de déceler les traces de la violence sur le corps des femmes. Cette violence est la conséquence du pouvoir d'une société masculine. L'homme est toujours perçu comme le sexe dominant. Les traditions sont également porteurs d'une certaine conception dévalorisante et astreignante des femmes.

La violence subie par les femmes dans les récits de Maïssa Bey, est souvent présente à travers un rapport de force dominant /dominé. L'interaction entre homme et femme dans nos romans d'étude, est le résultat d'un déséquilibre dans les rapports de force dans la société. La relation entre les personnages masculins et les personnages féminins se perpétue grâce à un discours socio-culturel qui maintient le déséquilibre des forces. La soumission de la femme devient presque une obligation à travers laquelle est ponctuée son existence. La femme est maintenue dans une situation de subordonnée.

Durant les années 90 et pendant la décennie qui s'en suivit, les femmes ont été victimes d'une aliénation culturelle et physiques. Elles ont subi une sorte de déculturation conséquente à un discours qui valorise l'homme et dénigre la femme. Les personnages féminins chez Maïssa Bey, sont confrontés à des actions traumatisantes laissées par des années de domination masculine. Les femmes sont écrasées sous le poids de l'histoire collective d'une société qui se cherche.

Au commencement était la mer et Cette fille-là sont des romans qui s'inscrivent dans un mouvement littéraire contestataire. La femme est décrite comme victime d'un monde qu'elle n'arrive pas à appréhender. La violence physique est une constante dans ces trois romans d'étude et elle contribue à travers les souffrances du corps, à créer un insondable abîme de signification autour des personnages.

En effet, le contexte socio-historique dans lequel évoluent les personnages féminins, est le théâtre de grands changements. La violence exacerbée des années 90 a générée un nouveau discours littéraire féminin. Un discours qui tente de décrire les souffrances des femmes à travers la dialectique du corps et de la mémoire. Les revendications des femmes et leurs aspirations trouvent écho dans les écrits de Maïssa Bey.

La littérature féminine à partir des années 90, fut imprégnée du poids des changements socio-politiques. Les femmes écrivent non pas pour transcrire l'actualité politique et sociale, mais pour exprimer le vécu exutoire de celles qui ne peuvent dire leurs malheurs. Loin de vouloir reproduire le réel, les écrivaines comme Nina Bouraoui, Malika Mokadem et Maïssa Bey, ressentent le besoin de prendre la parole et d'extérioriser la douleur subie en silence.

C'est ainsi que Maïssa Bey va écrire dans *l'urgence* ce qu'elle ressent en tant que femme. Elle va dire l'actualité à travers sa vision des choses et sa propre interprétation des évènements. La littérature va céder la place à la tentative de se réapproprier la parole confisquée. La société décrite par Maïssa Bey est dévastée par la violence. Il faudrait préciser que les tremblements sociaux vécus par la population durant les années 90, ont générés une perte de repères quasi généralisée. C'est ainsi que le climat de chaos dans lequel vivaient les femmes semblait irréversible.

Nous constatons que l'écriture de *l'urgence*, n'était pas selon les critiques la seule motivation de notre écrivaine. Loin d'avoir l'expérience littéraire d'une Assia

Djebar, Maïssa Bey a su à travers son investissement dans la vie publique et ses prises de positions pour les femmes, ajouter un plus à la littérature algérienne.

« En prenant, dans mes deux premiers livres, le risque d'écrire sur la réalité de ce que nous vivions dans ces années-là et non pas simplement de décrire la réalité, je savais que la réception de mes textes pouvait donner lieu à des interprétations diverses sur ce qui me poussait à écrire. Et effectivement, certains n'y ont vu que le désir de témoigner, une sorte de devoir de mémoire que je me serais assigné. Cet ancrage dans le quotidien, dans ce qu'il avait de terrible et d'insupportable pour nous, je l'ai voulu, parce qu'il m'était impossible de faire autrement. Je n'avais pas d'autre moyen d'affronter cette réalité, et si je l'ai fait par le biais de la fiction – puisque mes personnages n'étaient pas *réels*, au sens que l'on accorde généralement à ce mot – c'est parce que, justement, je ne me sentais pas en mesure de faire un témoignage sociologique, et encore moins d'analyser avec le détachement et l'objectivité nécessaires à ce type d'écrit, la situation à laquelle nous étions confrontés. »¹⁰²

Elle a pu sonder les arcanes les plus enfouis des femmes violentées dans une société masculine qui n'accepte pas l'émancipation de la femme. La crise des années 90 a permis à notre écrivaine de décrire le quotidien des femmes plus que leur histoire. Elle voulait montrer ce qu'il y avait de terrible et de douloureux chez les femmes durant cet épisode sombre de l'histoire du pays.

11-L'émancipation des femmes chez maïssa bey

La fiction reprend ici l'idée socio-anthropologique selon laquelle la société algérienne est réfractaire à l'émancipation de la femme. Elle est toujours dans

¹⁰²Extraits d'interview. Maïssa Bey : la parole conquise, Propos recueillis par Abdelmajid Kaouah

l'ombre d'un homme et n'a pas le droit de vivre selon ses désirs et ses volontés. La femme dans la société algérienne est souvent perçue comme la propriété de l'homme. C'est une soumission sans concessions qu'elle doit subir à chaque moment de sa vie.

« La femme en Algérie ! Malheureusement, elle n'occupe aucune place. La femme est soumise à l'homme ; elle est sa propriété. Ce n'est pas parce qu'elle a le droit de travailler et d'aller à l'école qu'on peut affirmer que la femme a tous les droits en Algérie. Non ! On est encore loin de ça ! Le gouvernement a accordé sa liberté à la femme algérienne mais non la société. La femme algérienne vit toujours selon des doctrines établies par la société : elle ne peut pas sortir à tout moment de la journée, elle doit obéir à son mari. Elle doit vivre sous la responsabilité d'un homme donc elle doit toujours dépendre d'un homme, etc. »¹⁰³

Cette situation problématique entre une volonté du gouvernement d'améliorer la situation de la femme et une société qui refuse l'idée même a créé chez la femme l'envie d'être indépendante. Le roman *Au commencement était la mer* est un véritable réquisitoire et une réflexion sur l'évolution de la femme algérienne. Une évolution qui va de pair avec une société en pleine mutation. La femme a été toujours au centre des interrogations et des réflexions des auteurs et autres scientifiques algériens. Maïssa Bey dans *Au commencement était la mer et Cette fille-là* nous présente le parcours des femmes qui sont appelés à devenir mère dans une société masculine, leurs vies s'étalent et se développent comme un récit qui prend comme ancrage l'histoire de l'Algérie. Mais le récit présenté par Maïssa Bey est jalonné également par des histoires de femmes qui balisent et donnent un sens à l'histoire du pays.

¹⁰³ Laffort, Bruno, *Entre ici et là-bas : des maghrébins racontent*, Paris, éditions Karthala, 2014. P.74.

Le discours sur les femmes chez Maïssa Bey permet de découvrir leurs rôles et aussi leur statut au sein d'une société masculine. La reconnaissance sociale n'est jamais acquise et les personnages féminins semblent souffrir de cet état des faits. C'est la société qui détermine les attributs et le statut des femmes dès l'enfance. La femme est comme soumise à des normes et à une catégorisation qui ne reflète en rien sa véritable nature et ses aspirations. C'est ainsi que Maïssa Bey nous dévoile un monde en gestation qui se déroule et se déploie dans la psyché des femmes avant d'être percue par la société. Le combat que mènent les femmes est intérieur par essence même dans l'écriture de notre écrivaine.

Maïssa Bey présente la femme comme un personnage déterminé par le regard des autres. Le père, la mère, le mari, le frère ainsi que toute la société font office de modalisateurs d'une image qui lui colle au corps. L'image de la femme est la plupart du temps imposée par le regard de l'homme.

Nadia dans *Au commencement était la mer*, est une femme infériorisée par le regard de sa mère et surtout son frère qui voit en elle le péché qu'il faudrait cacher du regard des autres. C'est le personnage du frère qui décide de la vie de Nadia. Elle refuse cette imposition et cherche à s'émanciper et à se libérer du regard inquisiteur de son frère qui l'étouffe.

Les personnages de Maïssa Bey développent la différence et s'enfuient d'une claustration et un confinement qu'elles ne peuvent accepter. La construction de soi chez les héroïnes de Maïssa Bey passe par une déconstruction. C'est-à-dire une déchéance et une perte de valeur ainsi que la solitude et la souffrance.

La fuite est l'élément qui relie les femmes chez notre écrivaine. Une fuite physique mais aussi psychique.

S'éloigner de l'image du père, du frère et du mari permet de s'affranchir des barrières et des normes imposées par la société. C'est ainsi que chaque personnage trouve à sa manière le moyen de s'éloigner d'un vécu qui le dérange. Nadia s'enfuit et tente de retourner chez son grand-père dans son village natal. Une façon de retrouver la liberté d'enfance qu'elle a perdue. Le grand-père symbolise ainsi la quiétude et le salut qu'elle cherche en vain. C'est ainsi qu'elle choisit de transgresser les lois que son frère lui a imposé. Elle part seule et enlève le voile qu'elle portait malgré elle.

Malika va s'enfuir elle aussi de la maison de ses parents adoptifs. Suite à une tentative de viol, elle n'a plus qu'une seule alternative, c'est de partir en pleine nuit loin de son agresseur.

Le personnage féminin chez Maïssa Bey évolue dans la douleur et les tourments. Un état imposé par leur sexe et leur condition de dominé. Les personnages du père, de la mère, du frère et du mari déterminent ses choix de vie. C'est la société qui choisit à sa place son mode de vie.

Dans *Au commencement était la mer*, c'est le frère qui oblige sa sœur à ne plus sortir seule. Il lui interdit d'errer au bord de la plage et lui impose un voile qu'elle doit porter à chaque fois qu'elle sort de la maison.

Le voile qu'on lui impose devient un mal générateur d'une douleur intérieure plus dur que la douleur physique. C'est ainsi que Nadia va être contrainte de se conformer aux exigences de son frère Djamel. La douleur de Nadia est imperceptible aux autres. Sa mère surtout ne perçoit pas le mal qui ronge sa fille. Elle semble même complice de son fils.

Conclusion

Conclusion

Nous avons constaté que l'écriture de Maïssa Bey n'est pas seulement celle de l'urgence. C'est surtout l'expression d'une parole axée principalement sur le corps des femmes. Et c'est ce que nous avons essayé de démontrer tout au long de notre analyse.

L'écriture de Maïssa Bey est un savant mélange entre histoire collective et histoire personnelle. C'est à travers l'évolution dans le temps que notre écrivaine place ses personnages féminins. Nos deux romans d'étude s'étalent depuis l'indépendance du pays jusqu'au cœur des années 90 et au-delà. C'est dire le choix de notre écrivaine de faire sienne l'histoire avec un grand H de l'Algérie.

Maïssa Bey associe dans la plupart de ses romans la mémoire collective avec la mémoire individuelle. Nous serons même tentés de dire que la mémoire du corps est celle qui prédomine dans ses écrits. Les textes de Maïssa Bey font partie des ouvrages qui essaient de dire la violence tout en essayant d'aller jusqu'aux sources du mal. Le contexte socio-culturel et politique dans lequel évoluent les personnages est régi par les mêmes procédés envers les femmes. Que ce soit dans les années 60 ou dans les années 90, la femme est à chaque fois victime de l'emprise de l'homme et de sa violence. Le premier roman de Maïssa Bey, *Au commencement était la mer*, nous présente une jeune fille qui va subir dans sa chair la douleur et l'abandon.

Maïssa Bey, nous présente des femmes perdues, aliénées et souvent torturés. Dans une société qui évolue dans un présent plus tourné vers le passé que vers l'avenir, la douleur des femmes est omniprésente à chaque instant dans ses récits. C'est ainsi qu'afin d'expliquer cette situation problématique, Maïssa Bey revoit les mécanismes qui génère la violence envers les femmes. Elle essaye à travers l'étude d'un très grand nombre de personnages féminins, de déceler les éléments qui relie tous ces actes de violence. Il faudrait préciser par ailleurs que la violence dans ses récits, est généralisée et touche une grande frange de la société. C'est les grands bouleversements de l'histoire qui vont modelés le quotidien des femmes. Le recours à l'histoire afin d'expliquer les évènements collectifs et aussi personnels, est palpable dans l'écriture de Maïssa Bey.

Nous avons constaté également que Maïssa Bey va mettre en contexte la violence et ses différents aspects. Elle va parler de despotisme et d'autoritarisme dans une

société gangrénée par la corruption. Cependant, le travail de notre écrivaine n'est pas axé sur le macrocosme de la violence. C'est à travers l'intimité et le ressenti des femmes esseulées et abandonnées qui se construit la trame narrative imaginée par notre écrivaine. Elle met en scène une société rongée par l'avarice, le népotisme et les brimades. La femme est décrite le plus souvent comme un être qui se bat contre des spectres tapés dans l'ombre. C'est dire l'ampleur du mal à partir duquel se construit la tragédie des personnages féminins chez Maïssa Bey.

Le silence des femmes et le dénigrement ainsi que le refoulement font offices de matrices à partir desquelles se forment les différents récits. Chaque récit est une mise en abyme, qui introduit le lecteur dans les petits détails d'une vie de malheur et de combat. Les femmes dans les récits de Maïssa Bey se battent contre l'exclusion et l'oubli. Que ce soit dans la maison familiale, dans un asile ou dans les lieux de travail, la femme est continuellement en quête de reconnaissance.

Sur le plan socio-historique, Maïssa Bey est constamment en train d'essayer de réinscrire dans son véritable contexte, l'exclusion des femmes. La mémoire des femmes devient la clé de voute pour comprendre le lien entre le corps comme réceptacle de la violence masculine et l'histoire du pays.

Il faudrait souligner également l'importance pour Maïssa Bey de comprendre l'évolution de la violence durant les années 90. Une évolution qui va de pair avec une régression au niveau des libertés de la femme. Faire une jonction entre le passé et le présent est significatif d'une caractéristique intrinsèque à l'écriture de Maïssa Bey.

L'indépendance du pays a mis fin à des années de guerres et d'exactions qui ont été marqués par l'usage systématique de la violence. Ces atrocités ont généré une aptitude à la violence qui permet au dominant d'instaurer sa suprématie sur le dominé. Le corps souffrant des femmes fut le plus souvent le théâtre des horreurs commises durant la guerre de libération. C'est cet épisode douloureux de l'histoire du pays que les algériens ont vécu une seconde fois durant la décennie noire.

L'écriture de Maïssa Bey s'inspire donc, de la réalité afin de construire son univers romanesque. Le manque d'objectivité par contre, rend son écriture plus personnelle. C'est ainsi qu'on constate que l'écriture chez elle, générée par une situation difficile, lui permet de dire sans tabous la réalité des choses. Elle nous transmet à travers ses écrits l'honnêteté d'une observatrice qui montre à vif le vécu des femmes. Un vécu qui continue de susciter plusieurs questionnements qui ne demandent qu'à être développés dans des travaux à venir.

Annexe

